

L'ESPÉRANCE NE DÉÇOIT PAS

**EXERCICES DE LA FRATERNITÉ
DE COMMUNION ET LIBÉRATION**



RIMINI 2005

En couverture : Giotto, *Résurrection de Lazare* (détail), basilique inférieure de Saint François, Assise.

© 2005 Fraternità di Comunione e Liberazione

Traduzione dall'italiano di Daniel Jalade

Revisione di Jean-Claude Jalade

Edizione fuori commercio

Finito di stampare nel mese di luglio 2005

presso Ingraf, Milano

Au Vatican, 27 avril 2005

Révérend Père
Don Julián Carrón
Président de la Fraternité de Communion et Libération

Révérend Père,
j'ai la joie de vous transmettre, à vous et à la Fraternité de Communion et Libération, un salut particulier de Sa Sainteté Benoît XVI, à l'occasion des « Exercices spirituels » qui se dérouleront à Rimini les 29-30 avril courant. Alors que le souvenir des émouvantes obsèques du regretté don Luigi Giussani au Duomo de Milan est encore vif à son esprit, le Saint Père, participant spirituellement à la ferveur de ces jours de réflexion et de prière que vous guidez, souhaite vivement qu'ils soient féconds de renouvellement ascétique et d'ardent zèle apostolique et missionnaire.

Significatif est le thème des méditations que vous dicterez : l'espérance. Qu'il est actuel pour notre temps de comprendre la valeur et l'importance de l'espérance chrétienne qui plonge ses racines dans une foi simple et sans hésitation en Jésus Christ et sa parole de salut ! C'est de cette espérance que s'est nourri notre cher don Luigi Giussani, et votre Fraternité entend poursuivre le chemin dans son sillage. Votre fondateur a précédé de peu le passage à l'autre rive de l'aimé Saint Père Jean-Paul II. Tous deux ardents témoins de Jésus Christ, ils nous laissent en héritage le témoignage d'un don de soi total à « l'espérance qui ne déçoit pas » (Rm. 5, 5), cette espérance que le Saint Esprit répand dans les cœurs des croyants en versant en eux l'amour de Dieu.

Le souverain Pontife confie à la Très Sainte Marie, Mère de l'espérance, la bonne réussite de vos « Exercices spirituels » et envoie de tout cœur la bénédiction apostolique désirée à vous, aux participants de la rencontre et à l'entière Fraternité de Communion et Libération.

Je profite de la circonstance pour vous assurer aussi de ma proximité spirituelle, tandis que je tiens à me confirmer

votre très dévot dans le Seigneur
Angelo Cardinal Sodano, Secrétaire d'État

Vendredi 29 avril, le soir

■ INTRODUCTION

À l'entrée et à la sortie du salon :

Franz Schubert, symphonie n° 8 en si mineur, « Inachevée » D759

C. Kleiber – Wiener Philharmoniker

« *Spirto gentil* », *Deutsche Grammophon (Universal)*

Julián Carrón. Je vous salue tous, un par un personnellement, parce que chacun de vous fait partie de cette compagnie, de ce peuple engendré par la foi et le témoignage de don Giussani qui, pour la première fois, nous accompagne d'une autre manière, mais qui est plus présent que jamais, et nous faisons tous l'expérience de sa proximité, de sa présence.

Saluons aussi tous les pays qui sont en liaison satellite et ceux qui feront les Exercices au cours des semaines prochaines : ce sont, au total, 60 pays.

Quatre pays feront les Exercices avec nous pour la première fois, certains au cours des semaines à venir : Uruguay, Honduras, Égypte et Éthiopie.

Nous somme tous conscients de la singularité du moment que nous vivons et, plus nous y pensons, plus nous faisons l'expérience de notre disproportion devant le défi si imposant auquel nous sommes affrontés. Ainsi, il nous est presque spontané de commencer ce geste en invoquant l'Esprit, pour qu'il nous permette de demeurer tous, chacun, personnellement, individuellement, face à Jésus Christ.

Discendi Santo Spirito

Commençons par la lecture de la lettre que le Secrétaire d'État, le cardinal Sodano, m'a envoyée en tant que président de la Fraternité de Communion et Libération :

« Révérend Père, j'ai la joie de vous transmettre, à vous et à la Fraternité de Communion et Libération, un salut particulier de Sa Sainteté Benoît XVI, à l'occasion des "Exercices spirituels" qui se dérouleront à Rimini les 29-30 avril courant. Alors que le souvenir des émouvantes obsèques du regretté don Luigi Giussani au Duomo de Milan est encore vif à son esprit, le Saint Père, participant spirituellement à la ferveur de ces jours de réflexion et de prière que vous gui-

dez, souhaite vivement qu'ils soient féconds de renouvellement ascétique et d'ardent zèle apostolique et missionnaire.

Significatif est le thème des méditations que vous dicterez : l'espérance. Qu'il est actuel pour notre temps de comprendre la valeur et l'importance de l'espérance chrétienne qui plonge ses racines dans une foi simple et sans hésitation en Jésus Christ et sa parole de salut ! C'est de cette espérance que s'est nourri notre cher don Luigi Giussani, et votre Fraternité entend poursuivre le chemin dans son sillage. Votre fondateur a précédé de peu le passage à l'autre rive de l'aimé Saint Père Jean-Paul II. Tous deux ardents témoins de Jésus Christ, ils nous laissent en héritage le témoignage d'un don de soi total à "l'espérance qui ne déçoit pas" (Rm. 5, 5), cette espérance que le Saint Esprit répand dans les cœurs des croyants en versant en eux l'amour de Dieu.

Le souverain Pontife confie à la Très Sainte Marie, Mère de l'espérance, la bonne réussite de vos "Exercices spirituels" et envoie de tout cœur la bénédiction apostolique désirée à vous, aux participants de la rencontre et à l'entière Fraternité de Communion et Libération.

Je profite de la circonstance pour vous assurer aussi de ma proximité spirituelle, tandis que je tiens à me confirmer votre très dévot dans le Seigneur
Angelo Cardinal Sodano, Secrétaire d'État »

« Mais le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? »¹ Cette question de Jésus Christ n'est jamais une question rhétorique, encore moins en cette époque de relativisme que nous vivons, une époque de relativisme qui ne reconnaît rien de définitif parce que – comme le disait Malraux – « de tous nous connaissons le mensonge ».²

Nous savons bien que nous ne sommes pas différents des autres et nous aussi sommes frappés par ce nihilisme répandu qui pénètre notre vie de bien des manières. C'est pour cela que nous sentons plus urgente encore la question de Jésus : « Mais le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » : la foi non pas comme une vague religiosité, confuse, sans contenu, mais la foi comme la reconnaissance d'une présence historique, en mesure de changer la vie et de la soutenir. Sans cette Présence à laquelle nous pouvons nous attacher, en effet, la vie nous emporte nous aussi dans le nihilisme, dans le néant.

Nous savons bien ce qu'est cette foi. Nous avons eu la chance de la voir chez deux géants : don Giussani et Jean-Paul II. Nous savons ce qu'est cette foi, parce que nous avons tous été soutenus par leur foi et

pour cela nous sentons combien le manque d'une telle foi, d'une telle présence dans l'histoire, fait de l'histoire un désert, un lieu où l'on n'a rien sur quoi s'appuyer ni où trouver un soutien.

C'est pour cela que la mort de ces deux géants qui ont soutenu la foi du peuple chrétien marque le moment que nous vivons, comme nous l'avons tous vécu au cours de ces deux mois trépidants qui ont culminé avec l'élection du nouveau pasteur de notre peuple : Benoît XVI.

Tous ces faits qualifient l'urgence du moment présent. Qu'est-ce que le Seigneur est en train de nous indiquer à travers la disparition de don Giussani et de Jean-Paul II, avec le choix de Benoît XVI ? Nous pouvons comprendre ce que le Seigneur nous demande si nous regardons avec attention ce qui est arrivé et qui continue d'arriver, à commencer par la mort de don Giussani.

« Si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il produit beaucoup de fruit »³. Il est impossible de penser à don Giussani, à sa mort, sans penser à cette phrase de Jésus. Cela a été la multiplication d'une fécondité, à partir du moment de sa mort, dont nous avons été les premiers à être surpris. Soudainement, nous avons vu chez bien des gens s'éveiller un intérêt pour sa personne : à la chapelle ardente et lors des funérailles au Duomo de Milan, la grandeur singulière de don Giussani est apparue à tout le monde. C'est paradoxal, toute l'espérance que notre très cher ami a mystérieusement réveillée par sa mort.

Tous ceux qui nous ont rencontrés ces dernières semaines attendent une réponse. Combien se sont adressés à nous pour le connaître ! Et qui peut leur répondre, sinon nous-mêmes ? Cela nous oblige à découvrir de manière plus consciente que le mouvement est chacun de nous et qu'en ce moment, nous avons la précieuse possibilité de montrer toute la gratitude que nous ressentons pour don Giussani, et surtout de rendre vrai le but de notre Fraternité.

C'est comme si la réalité elle-même nous montrait le chemin à parcourir : il s'agit simplement de répondre à l'urgence face à laquelle le Mystère nous place.

Comment répondre à l'intérêt de ceux qui viennent nous trouver, provoqués par ce qu'ils ont vu ? Selon la même modalité que nous avons expérimentée dans le rapport avec don Giussani. Nous ne pouvons pas répondre seulement en parlant de lui ; ce que tout le monde attend, c'est que nous rendions présent ce que lui nous a rendu présent : Jésus Christ.

N'était-ce pas cela qui a fasciné chacun de nous ? Le rencontrer (l'avons-nous vu tant de fois !), c'était percevoir sur soi-même le regard

même de Jésus Christ. Cet événement de grâce qu'il a constitué pour nous survient à nouveau si le christianisme continue de survenir comme un fait où nous sommes si puissamment saisis, au point d'impliquer quasiment nous rencontre.

Ainsi, le charisme de don Giussani demeure et peut être connu, non parce que nous évoquons sa figure passée ou que nous répétons simplement un discours correct et soigné, mais parce que le tourbillon de charité dans lequel il nous a plongés continue d'être une réalité présente à travers le témoignage d'un peuple qui, en ces temps dramatiques, apparaît comme signe de la victoire de Jésus Christ, de Son inexorable positivité.

En rendant Jésus Christ présent, nous répondons aussi à l'intérêt de l'immense foule qui est allée rendre un dernier salut à Jean-Paul II. Que cherchaient toutes ces personnes en allant à Rome, après des heures de queue ? Qui répondra à leur cri, à leur besoin ? Le premier à répondre, assurément, c'est son successeur, notre désormais très cher Benoît XVI, dont le témoignage de ces derniers temps a été impressionnant.

Mais à nous, qu'est-ce que cela nous demande ? Comment pouvons-nous, dans les milieux où nous sommes, dans le « peuple-peuple », aider le Pape à répondre ? Que nous demandent tous ces faits ? Pour rendre Jésus Christ présent, nous avons besoin de notre conversion, du renouvellement de notre foi. Le Pape nous l'a dit : nous sommes appelés à être réellement des adultes dans la foi et pour cela nous ne devons pas rester enfants dans la foi, en état de minorité.

En quoi consiste le fait d'être enfant dans la foi ? se demandait le Pape. Cela signifie – répond saint Paul – être ballotté par les flots, porté ici et là par le vent de n'importe quelle doctrine, c'est-à-dire par ce relativisme qui ne reconnaît rien de définitif et qui laisse seulement son propre moi et ses envies comme ultime mesure. Au contraire, une foi adulte n'est pas une foi qui suit les vagues de la mode ou la dernière nouveauté ; une foi adulte et mûre est une foi profondément enracinée dans l'amitié avec Jésus Christ. C'est cette amitié qui introduit un autre facteur : le Fils de Dieu, le vrai homme. C'est Lui – nous a dit le Pape – la mesure du véritable humanisme.

C'est à cela que le Pape nous appelle tous, pour répondre à l'urgence de ce moment, avant tout pour nous-mêmes, parce que sans cette amitié avec Jésus Christ notre vie ne tient pas debout et nous ne pouvons rien donner au monde qui réponde de manière appropriée à son besoin.

Ainsi, tout se joue dans la réponse de chacun à l'invitation de Jésus Christ à cette amitié : « Suis-moi », « Suis-moi » a répété Joseph Ratzinger, alors cardinal, aux obsèques de Jean-Paul II.

Il a résumé la vie de Jean-Paul II dans la réponse qu'en toute circonstance le Pape a donnée à l'appel de Jésus à le suivre. Ce qui importait, ce qui a marqué chaque pas de la vie du Pape dans son imposant témoignage a été la réponse au Seigneur qui l'appelait à travers les circonstances de la vie : « Suis-moi ». Ainsi, il nous donnait à nous tous l'opportunité de savoir ce qui rend la vie féconde. La trame de la vie n'est pas ce qui apparaît, mais ce dialogue mystérieux entre Jésus Christ et chacun d'entre nous : « Suis-moi ».

« Notre Pape – rappelait alors le cardinal Ratzinger – nous le savons tous, n'a jamais voulu sauvegarder sa propre vie, la garder pour lui ; il a voulu se donner lui-même sans réserve, jusqu'au dernier instant, pour le Christ et de ce fait pour nous aussi. Il a expérimenté [il a fait l'expérience] que tout ce qu'il avait remis entre les mains du Seigneur lui était restitué de manière nouvelle. »⁴

C'est cette expérience de la vie qui fait surgir « l'espérance qui ne déçoit pas », le thème de nos Exercices.

L'espérance est la vertu du pèlerin, du voyageur, de celui qui est – en employant l'expression classique – dans le *status viatoris*, le *viator*, celui qui est en chemin. Le *status viatoris* désigne la condition de celui qui est en chemin et ainsi désigne la constitution la plus intime de notre condition de créatures. Nous sommes en chemin et l'espérance est la vertu de celui qui chemine, entre ce qui est et ce qu'il n'a pas encore atteint. Pour arriver, il nous faut faire un chemin où nous devons être soutenus. Nous savons tous quel besoin nous avons d'être soutenus dans ce chemin. Voilà l'importance de l'espérance pour notre chemin.

Nous participons ces jours-ci à un geste qui a une forme à travers laquelle le Mystère parle à nous tous, à travers la modalité de ce geste, c'est le Mystère qui nous parle, qui nous touche, qui nous embrasse, qui nous accompagne. C'est pour cela que nous devons soigner tous les détails de ce geste, comme don Giussani nous l'a toujours enseigné.

Tout est à ton service et au mien, au service de ta foi, de ton espérance, de ton amitié avec Jésus. Ainsi, l'ordre, la musique, le chant, le silence, tout, tout est voulu afin que notre présence ici ne soit pas vaine, pour que notre présence ici soit l'occasion dans laquelle le Mystère touche ta vie et la mienne.

Ainsi, je supplie chacun de vous de prendre personnellement la responsabilité de soigner le geste pour nous soutenir réciproquement – parce que nous sommes de pauvres gens – en nous aidant au silence, à ce dialogue mystérieux qui augmente notre amitié avec Jésus, surtout à bord des autobus, parce que nous n'avons pas beaucoup de temps libre

et que nous devons mettre chaque moment à profit. Le silence est au service de ce rapport avec Jésus Christ : c'est comme lorsque quelque chose survient et que l'on reste sans parole, c'est le résultat d'un événement qui arrive. Pour conserver, pour accueillir, pour embrasser cet événement, le silence est nécessaire – sinon il fuit, il ne reste rien – pour favoriser un travail personnel que nous n'avons pas beaucoup le temps d'accomplir, ensuite, dans la vie quotidienne.

Ainsi, aidons-nous réciproquement ces jours-ci, en invoquant la Vierge et don Giussani pour qu'ils nous tiennent la main.

SAINTE MESSE

**HOMÉLIE DE SON EXCELLENCE MONSEIGNEUR LUIGI NEGRI
ÉVÊQUE ÉLU DE SAN MARINO MONTEFELTRO**

En ces temps-ci, en cette heure si profonde et si radicale, comme on l'a entendu vibrer dans les paroles de Carrón, dans la grande et pacifiante communion des saints, vient à notre rencontre sainte Catherine de Sienne, cette gigantesque figure de femme qui, par sa foi et à travers le témoignage de sa foi, a façonné un peuple en le soustrayant aux relativismes d'alors, c'est-à-dire aux inimitiés familiales et provinciales et en mettant notre peuple en route vers la mesure de la foi et de la charité.

Cette personnalité gigantesque nous accompagne aujourd'hui, nous accompagne aux côtés des grands témoignages de Jean-Paul II et de don Giussani, cette femme qui a pu écrire – je me le rappelle encore bien et bon nombre d'entre vous se le rappelleront, l'un des premiers triduum de notre mouvement, que don Giussani avait passé entièrement à commenter la phrase de sainte Catherine – : « Si vous devenez ce que vous devez être, vous mettrez le feu à toute l'Italie ».⁵

Une grâce, la foi est une grâce qui devient tâche dans la profondeur de la liberté qui accueille, du cœur qui reconnaît, de l'âme qui prend le risque de suivre, sans même être arrêtée par la conscience de ses propres limites ou celles de ses frères, et tout devient comme l'objet d'un réel et tenace partage.

De cette foi nous sommes les enfants, de cette foi qui a des racines anciennes et qui a miraculeusement émergé dans notre histoire à travers les grands témoignages de sainteté que nous avons touchés, vus, entendus et que nous communiquons aux autres. Mais c'est l'heure de la foi pour chacun de nous, afin que pour nous aussi, comme pour ceux

qui nous l'ont transmise, la grâce de la foi devienne tâche, tâche d'un témoignage à donner, d'un changement que l'on expérimente et, à travers ce changement expérimenté, la seule, réelle, vraie, significative contribution au changement de tous les hommes et à celui du monde entier. Ainsi soit-il.

AVANT LA BENEDICTION FINALE

Permettez-moi un très bref et dernier mot. Lorsque j'ai eu 60 ans, don Giussani m'a envoyé un message inoubliable, inoublié, où il rappelait que j'avais commencé à suivre cette grande aventure lorsque j'étais encore en culotte courte (et c'était littéralement vrai !). Vous tous au cours de toutes ces années, vous m'avez vu vivre au milieu de vous et face à vous, cherchant à donner à notre grande compagnie tout ce que j'ai pu, malgré les limites dont je suis absolument conscient.

Que le Pape m'ait regardé et ait pensé à moi pour me placer dans la succession apostolique et me confier une Église particulière avec lui et sous lui, c'est assurément pour moi une très grande responsabilité, mais pour vous et pour toute notre histoire, et pour notre foi commune et pour cette amitié si chargée d'humanité et d'affection, c'est une grande reconnaissance que chacun d'entre vous a certainement su lire et dont il a su et sait se réjouir presque plus que moi.

Samedi 30 avril, le matin

À l'entrée et à la sortie du salon :

Ludwig van Beethoven, concerto pour violon et orchestre en ré majeur, op. 61.

A. Cluytens – D. Oistrakh

Orchestre national de la radiodiffusion française

« Spirto Gentil », EMI

Don Pino. Hier soir, Julián, en commençant l'introduction, a repris la grande question de Jésus Christ : « Mais le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? ».

Ce dernier jour de l'histoire trouve sa mystérieuse et réelle anticipation au début de chaque journée. Comment le miracle de l'adhésion à cette douce et grande présence du Seigneur se renouvelle-t-il pour chacun de nous ? En regardant cette jeune femme qui est Sa Mère, celle qui a donné sa chair et son sang au Mystère parmi nous, en la regardant et en lui demandant à elle de nous insérer avec notre liberté dans son oui au Mystère.

Angélus

Laudes

■ PREMIÈRE MÉDITATION

Désir et accomplissement

1. Désir de totalité

Julián Carrón. « Les hommes apprennent rarement ce qu'ils croient déjà savoir »⁶ disait Barbara Ward, citée tant de fois par don Giussani. Il était convaincu – et il nous l'a dit bien des fois – que le problème fondamental est un problème de connaissance. Ainsi, le premier défi qu'il lance à chacun de nous est précisément celui-ci : la priorité n'est pas ce que tu penses, qui d'habitude est déterminé par la mentalité commune, ni même ce qu'il faut faire, influencé déjà dès le premier mouvement par la typique réduction moderne. La première question, c'est de se laisser prendre par la curiosité de connaître.

J'ai toujours été frappé par le fait que, après avoir fait pendant deux ans l'école de communauté sur *Le Sens religieux*,⁷ en parlant avec de nombreuses personnes je m'apercevais que l'on avait pas compris le cœur de la question. Pour cela, nous devons continuellement nous remettre à comprendre – parce que tout le problème du commencement est là – parce que si nous ne comprenons pas, dès le premier mouvement nous commençons à prendre le mauvais chemin : comprendre ce que je suis moi, comprendre ce que je désire, de quoi je suis fait. Et comme don Giussani nous l'a toujours appris, le point de départ pour connaître ne peut être autre chose que l'expérience, parce que c'est dans l'expérience que la réalité se rend transparente : c'est dans l'expérience de l'amour que je comprends ce qu'est l'amour, c'est dans l'expérience du moi en action que je comprends qui je suis, c'est là que se révèle la nature de mon moi. Ainsi, l'expérience est l'instrument du cheminement, c'est le point fondamental de la méthode.

« Malheureusement – affirme Hannah Arendt – on dirait qu'il est plus facile de convaincre les hommes de se comporter de la manière la plus impensable et outrageante plutôt que de les convaincre d'apprendre en partant de l'expérience, de penser et de juger véritablement au lieu d'appliquer des catégories et des formules préétablies dans notre tête. »⁸

C'est difficile de convaincre les hommes d'apprendre en partant de l'expérience. Et qu'est-ce que je découvre dans mon expérience ? « Le fait d'avoir besoin – dit Luisa Murano – c'est le début de toute l'affaire, non le besoin de ceci ou de cela, mais le besoin de tout. »⁹ La prémisse de toute l'histoire de la vie c'est que nous avons besoin de tout, que notre désir est désir de tout, est désir de totalité. C'est pour cela que l'homme a en lui « une inquiétude – ce sont les mots de Jaspers – que rien ne tranquillise ». ¹⁰ C'est ce que nous avons toujours dit en résumé avec le mot « cœur » : « Le mot cœur – disait don Giussani – résume les urgences qui mettent l'homme en mouvement ». ¹¹ Le cœur. « Le cœur, c'est ce qui est, on ne peut pas le changer. On peut même se tuer, mais sous l'élan du cœur. » ¹²

Cette exigence de totalité qui définit le cœur nous fait sentir la vie – écrivait Maria Zambrano – « comme incomplète et fragmentaire » ¹³ toujours, parce que – comme le disait Paul Ricœur – « ce que “je suis” est incommensurable à ce que “je sais” ». ¹⁴

Le cœur est le critère ultime de jugement sur toute chose : dans n'importe quelle tentative de réponse, il doit répondre à ce manque. Personne ne croit au cœur comme critère de jugement et tout le monde veut nous l'expliquer. Mais « sous les passions – disait encore Maria Zambrano – d'autres

passions plus fondamentales se cachent, et plus au fond de toutes, la passion d'être. La longue passion qui oblige l'homme à être [...] comme s'il était le prolongement d'un Dieu qui l'a créé pour cela ».¹⁵

La célèbre phrase de saint Augustin résume cela de manière solitaire : « Tu nous a faits pour toi, Seigneur, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose pas en Toi. »¹⁶ Le Mystère appartient à ce moi. C'est pour cela que le moi est sans repos tant qu'il ne repose pas en Toi. C'est ce qu'expriment de nombreux psaumes que nous récitons tous les jours : « Comme languit une biche après les eaux vives, ainsi languit mon âme vers toi, mon Dieu. Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant ; quand irai-je et verrai-je la face de Dieu ? »¹⁷

Ainsi « l'amour de Dieu – disait saint Basile – ne provient pas d'une discipline éternelle, mais se trouve dans la constitution naturelle de l'homme, comme une semence et une force de la nature même. L'esprit de l'homme a en lui la capacité et aussi le besoin d'aimer ».¹⁸

Désir de totalité, désir de Dieu, désir d'une satisfaction totale : la nature de l'homme est soif de satisfaction totale. Ainsi, notre désir n'est pas un quelconque désir, comme nous confondons souvent, mais c'est un désir de cette nature, un désir de totalité. Bien des fois, nous ne comprenons pas la nature de ce désir et c'est là que commencent tous les ennuis, parce que nous ne comprenons pas le drame du moi, le « mystère éternel de notre être ».¹⁹

À quoi voyons-nous que l'on ne comprend pas ? Au fait que bien souvent nous pensons que, si nous faisons quelque chose, au fond nous nous en tirons ; nous réduisons la disproportion structurelle, ce désir de totalité, à une question éthique : si je change de travail, j'y arriverai, j'arriverai à être content, j'arriverai à répondre à ce désir, ou bien si je change la circonstance, ou bien si je change telle chose que je ne supporte pas ; si je m'implique, au fond, au fond, je parviendrai à résoudre la question de la vie. C'est comme si c'était un problème de stratégie, de ruse, et cela veut dire que nous n'avons pas compris la nature de ce désir et nous succombons au moralisme de penser que, avec un peu plus d'implication, on y arrivera ; et ainsi, bien des fois, lorsque nous n'y parvenons pas, nous commençons à nous lamenter et à devenir agressifs, nous nous mettons en colère contre tout le monde et en premier lieu contre nous-mêmes.

Mais tout ceci est le signe que le Mystère nous est étranger. Le Mystère nous est étranger dans la manière de vivre les choses, dans notre rapport avec le réel, lorsque nous ouvrons les yeux le matin, lorsque nous regardons le soleil et les montagnes. Ainsi, lorsque nous

rencontrons quelqu'un qui ne vit pas comme cela, nous restons frappés, comme nous étions toujours frappés par don Giussani, « un homme – pour le dire avec une très belle phrase de Léon Bloy – qui rendait l'infini familier dans les conversations les plus communes »,²⁰ qui rendait le Mystère, l'Infini, familier en mangeant à table.

Il nous manque cette familiarité avec le Mystère, le Mystère ne fait pas partie de la conscience de notre moi. Nous sommes modernes : notre raison « moderne » est ennemie du Mystère, le Mystère nous est étranger. Qui se surprend dans sa vie quotidienne à penser que dans toute expérience d'insatisfaction, que tous nous éprouvons tous les jours, c'est comme si – disait don Giussani – le Mystère nous rappelait : « C'est moi, le Mystère, qui manque à chaque chose que tu goûtes » ?²¹ Quelle est la dernière fois que nous avons pensé, lorsque quelque chose nous manquait, que c'était le Mystère qui nous manquait ?

« Moi, je suis le Mystère qui manque à chaque chose que tu goûtes ». C'est comme si de l'intérieur de ton expérience, sans rien ajouter, un rappel extérieur, mais de l'intérieur de ton expérience, le Mystère te disait à l'oreille : « C'est moi... ne te mets pas en colère contre le vide : c'est moi, le Mystère, qui manque à chaque chose que tu goûtes. » Qui ressent le cri de ce manque ?

Tant mieux si tu me manques ! Tant mieux si tu me manques, Jésus Christ, parce que sinon je t'oublierais tout au long de ma journée. Parce que ce manque, à la différence de ce que nous pensons habituellement, est la ressource que nous avons pour ne pas l'oublier ; ce n'est pas un obstacle mais ce qui nous aide le plus à le reconnaître. C'est bien autre chose qu'un rappel extérieur qui nous fait nous lamenter sur la compagnie : si ce n'est pas à l'intérieur de chaque expérience que tu ressens un manque, à quoi cela sert-il que les autres te le disent ? Si nous n'écou-tons pas le cri de notre cœur, à quoi sert tout le reste ?

Le désir est le manque de l'être ; dans ce désir, c'est Lui qui se rend présent. Même Sartre le reconnaissait lorsqu'il écrivait : « Le désir est manque de l'être, il est hanté en son être le plus intime par l'être dont il est désir. »²² Voilà la deuxième chose que nous ne comprenons pas : nous avons le désir, mais non l'Être qui l'accomplit ; nous ne nous rendons pas compte que notre désir est tel parce qu'il y a l'Être qui suscite le désir. Nous l'avons chanté dans le chant anglais *My Father Sings to Me* : « *In the world there is Someone asking me to ask Him "Why?"* »²³ (« Dans le monde, il y a Quelqu'un qui me demande de lui demander "pourquoi ?" »), dans ma demande, il y a Quelqu'un qui me demande de lui demander « pourquoi ? ».

Et dans le chant *Il mio Volto* : « Seulement lorsque je m'aperçois que tu es là, / comme un écho j'entends ma voix / et je renais, comme le temps du souvenir ».²⁴ C'est Lui, c'est Lui qui me fait être, qui suscite continuellement le désir de la plénitude du cœur.

C'est dans le désir que l'homme découvre l'Être qui le lui suscite. Sans l'Être qui suscite le désir, il n'y aurait pas de désir. « C'est dans sa solitude – écrit don Giussani dans *Le Sens religieux* – que l'homme découvre la compagnie qui lui est essentielle. Une telle compagnie est plus originelle que ma solitude, parce qu'elle m'est donnée. Pour cela, avant la solitude il y a la compagnie, qui embrasse ma solitude. »²⁵ De la même façon, nous pouvons dire que l'Être est plus originel que le désir, parce que celui-ci est continuellement suscité par l'Être.

Prendre conscience chaque matin que ce désir est la possibilité pour nous de Le reconnaître : ressentir ce manque, c'est ressentir que Tu me manques Toi, que « je suis Toi qui me fais ». Chaque matin, est offert à chacun de nous, à notre faiblesse, à notre petitesse, cette possibilité de rapport avec le Mystère, suscité par le désir comme quelque chose qui presse en nous : comme le disait toujours don Gius, les urgences du cœur, qui te lancent dans le rapport avec le Mystère. Ainsi, il s'agit d'une exigence de totalité, et si l'on réduit cela, la vie est insupportable, comme elle s'avère tant de fois insupportable pour nous, parce que cette attente est la substance du moi. « Quelqu'un nous a-t-il jamais promis quelque chose ? Et alors, pourquoi attendons-nous ? », écrivait Pavese.²⁶

L'attente est la structure même de notre nature, l'essence de notre âme ; elle n'est pas un calcul, elle est donnée. Ainsi, la promesse est à l'origine même de notre facture. Nous lisons dans *Le Sens religieux* : « Celui qui a fait l'homme, l'a fait "promesse". Structurellement, l'homme attend ; structurellement, il est mendiant : structurellement, la vie est promesse. »²⁷ Ainsi, la vie est ce continuel « tendre à », tendre vers la promesse. La vie comme vocation, comme tension, comme continuelle tension vers la promesse. Tout nous aide à vivre la vie de cette manière, tout nous est donné pour cela, parce que le Mystère nous fait nous tendre constamment, en nous sollicitant à travers les choses, les circonstances, tout ce qui arrive dans la vie, il nous fait tendre vers la promesse. Les créatures sont la manière dont l'infini nous presse, nous réveille, nous lance, nous frappe pour ne pas nous laisser mourir, pour que cette tension vers la totalité ne faiblisse pas.

Bien souvent, nous arrêtons cette dynamique qui nous renvoie continuellement à l'Être, au Mystère. Mais c'est précisément à travers cette modalité que le Mystère appelle notre liberté à s'accomplir, l'appelle à

cette satisfaction totale inscrite dans son cœur ; et ainsi, pour arrêter cette dynamique, on doit s'en moquer continuellement parce qu'on doit freiner ce contrecoup de l'Être qui constamment nous réveille, qui constamment nous lance, nous fait nous tendre, nous presse.

2. Désir et désirs : la dictature des désirs

Nous confondons le désir de totalité avec les désirs et nous succombons à leur dictatures. Les modalités peuvent être nombreuses.

a) La première est d'identifier le désir à une image que nous nous faisons de lui : c'est ce que don Giussani appelle « le rêve ». « Les exigences du cœur – disait-il – prétendent être exaucées ; mais puisque l'homme n'a pas la force de les réaliser, [...] l'homme donne une forme à cette prétention selon le visage, selon la consistance fragile et, en dernière analyse, illusoire, qui s'appelle rêve ».²⁸ « Dans l'acte de s'affirmer – confirme Maria Zambrano – l'homme a trébuché sur lui-même, il s'est embrouillé dans son ombre, dans son rêve, dans son image ».²⁹ Voici le rêve : une image créée par notre tête, par notre imagination ; bien souvent, nous confondons l'image créée par notre imagination avec les exigences originelles du cœur, nous confondons les désirs avec le désir de totalité. Au contraire, ces exigences originelles qui se pressent dans notre personnalité, ce n'est pas nous qui les créons, ce n'est pas nous qui les avons construites. Ainsi, don Giussani faisait la distinction entre « l'idéal » et « le rêve ».

L'idéal naît de la nature dont nous sommes faits, le rêve provient de nous-mêmes. La soif du cœur est la nôtre mais personne ne nous a promis que la réponse à cette soif doive être le whisky ou le Coca-cola. La réponse à cette soif est assurée, mais la manière dont toi ou moi l'imaginons n'est pas assurée. Ainsi, si nous nous attachons à une image, tôt ou tard, nous sommes déçus, parce que suivre une image réduit en cendres tout ce qui tombe entre nos mains. François Mauriac écrivait : « Je me suis toujours trompé sur l'objet de mes désirs. Nous ne savons pas ce que nous désirons, nous n'aimons pas ce que nous croyons aimer. »³⁰ Combien de fois pouvons-nous répéter la même chose, trompés que nous sommes sur l'objet de nos désirs. La conséquence de cette déception est la violence : nous nous mettons en colère contre la vie parce qu'elle n'accomplit pas, nous nous mettons en colère contre le travail, contre notre femme, contre nos amis.

La conséquence inévitable de la négation pratique du Mystère, de cette réduction du Mystère, du désir de totalité à nos désirs, c'est la violence contre nous-mêmes et contre tout le reste. Pour cela, il est sou-

vent bien difficile d'habiter en nous-mêmes, nous devons nous échapper. Comme l'écrivait Ibsen : « Ô admirable soleil, tu as versé tes rayons dans une pièce vide. Le maître de maison était toujours dehors ». ³¹ Pour résister, nous devons nous échapper.

b) Puisque cette situation est rude, est insupportable, nous pensons nous en sortir – seconde modalité – en aplatissant notre désir : contentons-nous d'un peu moins. Mais l'aplatissement du désir « crée – comme l'écrit toujours don Giussani dans *Le Sens religieux* – l'opposé logique de la tristesse, le *désespoir*. » ³²

« L'objection et la tromperie – dit Luisa Murano – viennent avec l'automodération, le fait que l'on se contente de peu. L'erreur commence lorsque nous commençons à sous évaluer l'énormité de nos besoins et que nous nous mettons à penser qu'il faut les calibrer à nos forces, qui sont naturellement limitées [réduire un tout petit peu le désir]. Alors, en nous conformant [...] à des désirs factices comme ceux de la publicité, en prenant comme but des résultats quelconques, nous ne servons plus nos véritables intérêts, nous ne faisons plus ce qui nous intéresse vraiment, nous ne cherchons plus ce qui est bon pour nous. À dire vrai, nous courrons toujours après, nous ne pouvons pas nous en passer (heureusement) mais, peut être, par peur des coups de joie, peut être à cause d'une – humaine et excusable – peur de souffrir, nous nous contentons de peu. En pratique, nous finissons par nous fatiguer plus pour gagner moins. » ³³

La raison de cela est identifiée par Dostoïevski : « Si les hommes étaient privés de l'infiniment grand, ils ne pourraient plus vivre et mourraient désespérés. » ³⁴

c) À d'autres occasions, on exacerbe les désirs, on désire tout, on se laisse stimuler par chaque désir mais, en même temps, on nie que l'objet de ce désir existe. Cette exaspération du désir est parfois appelée « la dictature du désir » : puisque l'homme ne peut pas se passer de désirer, il finit par succomber à cette dictature terrible, celle que Heschel appelait « tyrannie des besoins ». ³⁵ C'est désormais l'une des expressions les plus habituelles parmi nous maintenant. « Le monde nouveau s'annonce ainsi – écrit Ferrara dans *Il Foglio* – , avec la dictature du désir, sa transformation en droit, avec l'intrusion toute puissante de la technique, qui forge la culture et impose sa fausse conscience ou idéologie, et des mots comme thérapie, l'autodétermination de la femme, le droit à un enfant sain, la déconstruction de la famille et du mariage triomphent sans antidote, sans véritable discussion, sans examen rationnel. Celui qui veut vérifier le monde nouveau, en éclairer les signifi-

cations, les mesurer à la réalité finie de l'humanité ou à l'infinité du divin, dans le cas des croyants, est considéré comme un obscurantiste. La dévotion moderne triomphe partout, sans la limite d'une comparaison rationnelle, et tend à se faire doctrine, conformisme de masse. »³⁶

Ce nihilisme dont parlait Hannah Arendt est l'autre visage du conventionalisme et de la dictature du relativisme,³⁷ dont parlait le futur pape Benoît, qui ne reconnaît rien de définitif et qui laisse seulement comme ultime mesure son propre moi et ses envies. Clonage, reproduction assistée, mariage entre homosexuels, adoption d'enfants par des homosexuels... sont des exemples d'exacerbation de ces désirs : « On veut faire, donc on peut faire ; on peut faire, donc on veut faire. »³⁸

Et pourquoi pas ? Pourquoi ne devrions-nous pas suivre cela ? Pourquoi ne devrions-nous pas nous laisser aller à cela ? Parce que cela nous intéresse de ne pas réduire notre moi. Pourquoi cela nous intéresse-t-il ? Parce que nous sommes des obscurantistes ? Parce que celui qui comprend que le cœur est exigence de totalité comprendra tout de suite, à un examen rationnel, que cela ne le satisfera jamais. Nous ne sommes pas contre ces choses à cause d'une quelconque idéologie mais parce qu'elles ne combleront jamais le cœur, elles ne correspondront jamais à cette attente, à ce désir de totalité. Nous voyons que maintenant plus que jamais qu'ils sont nombreux ceux qui arrivent à réaliser ces désirs, et que maintenant plus que jamais triomphe le nihilisme.

Ce n'est pas seulement à cause de l'exaspération du désir que nous faisons l'expérience de la déception ; même sur le chemin de l'espérance, de cette promesse, apparaît sur le chemin la contradiction du mal. Nous l'avons assez vu cette année : le tsunami comme le symbole de cette contradiction, le mal, le péché, la douleur, la mort. Comment pouvons-nous espérer face à cette contradiction ? Comment pouvons-nous espérer si nous succombons constamment à cette dynamique des désirs ?

3. Qui m'apprend à voir ce que je désire ?

Qui m'apprend à voir ce que je désire ? Qui m'aide à trouver une réponse à tout cela ? Nous aussi, nous pouvons dire avec Mauriac : « Je me suis toujours trompé sur l'objet de mes désirs. »³⁹ Bien des fois, la déception mine l'espérance. Nous est-il arrivé quelque chose qui nous fasse espérer ?

Un petit groupe du lycée Politecnico de Milan m'écrit ceci :

« Il y a quelque temps, nous avons fait un dîner chez don Fabio avec tous ceux qui, à divers titres (enseignants, doctorants, chargés de

recherches) travaillent au Politecnico. En tout, nous étions une trentaine de personnes. Au cours de ce dîner, plusieurs personnes ont demandé comment le fait d'être si nombreux du mouvement à travailler dans ce lycée pouvait avoir une incidence sur notre propre travail et sur la réalité dans laquelle nous travaillons tous.

Le fait qui nous a frappés est que l'issue de ce dîner ne fut pas une préoccupation d'organisation, c'est-à-dire que le fait d'être si nombreux impliquât "d'organiser quelque chose". Le résultat fut pour beaucoup celui de prendre au sérieux ce que le mouvement est pour sa propre vie. Ce mouvement personnel de la part de quelques uns a généré ces derniers mois une amitié qui est aussi en train de devenir agissante.

Au cours des semaines qui ont suivi, on a pensé et réalisé deux moments "publics" : une rencontre électorale en faveur de Formigoni et un repas en faveur de l'AVSI. Ces deux gestes ont représenté selon nous un tournant pour notre présence au lycée Politecnico, parce que l'on a rendu évident que des personnes sont ensemble dans ce lieu, non seulement pour des intérêts de travail, mais pour quelque chose d'autre, un tournant pour nous-mêmes, parce que nous avons vu dans l'expérience qu'il y a une manière plus belle d'être dans notre lieu de travail. »

Dans le quotidien : dans le traintrain quotidien, il peut survenir quelque chose qui rende plus beau, qui rende plus beau le fait d'être au travail.

« En racontant ces choses à don Fabio, il nous a dit qu'il était important, face à ces choses qui surviennent, de prendre conscience de ce qu'il y a entre nous, qui détermine notre action et le fait que nous sommes ensemble. C'est précisément cela, la deuxième chose intéressante : non seulement des faits intéressants surviennent, mais commence à émerger la conscience de ce qui nous tient ensemble à faire ce que nous faisons. Le vrai mouvement qui est en train de naître entre nous dans le mouvement est la stupeur de voir des personnes qui prennent au sérieux la provocation de la rencontre dans leur propre vie et qui, pour cette raison – non pas de manière générique, non pas de manière mécanique – sont enthousiasmées par leur propre vie et par ce qu'elles doivent faire. Ce qui est fascinant, c'est que notre amitié commence à être le reflet de cette conscience. Ainsi, cette conscience nous met ensemble parce que nous sommes "appelés ensemble" par un Autre.

La première chose qui nous saute aux yeux aujourd'hui en allant au travail tous les jours, c'est qu'il y a un ferment, dans le sens que l'on voit quelqu'un qui se meut dans les circonstances avec ce désir vivace. Cela ne naît pas d'un élan organisationnel mais de la décision de ne

pas se soustraire à ce qui est en train de survenir entre nous en terme d'amitié, au sens profond du terme. »

Même dans le travail, on peut réveiller ce désir vivace, ne pas succomber au traintrain, à l'aplatissement du désir qui transforme le travail en une tombe. S'il n'y a pas quelque chose de ce genre, il est inévitable que le désir que nous trouvons en nous, tôt ou tard, retombe et nous devenons sceptiques. Ainsi, la première décision est de ne pas se soustraire à ce qui nous arrive.

« Cela génère une nouvelle manière de faire notre travail chaque jour, dans les choses normales que nous devons faire. L'une de nous a dit ces choses : "Ces événements et la reconnaissance réelle et efficace de l'unité entre nous a rasséréiné mon travail et a concrètement changé certaines de mes manières de travailler. Par exemple, la manière de considérer les étudiants est devenue plus résolue et plus sérieuse, je me comporte avec eux en sachant qu'ils me sont confiés et cela crée un échange qui, précisément dans le fait de travailler ensemble, devient une confrontation naturelle avec la vie, sans que cela soit une chose à faire ou une contrainte. Un autre exemple concerne la perspective de carrière, toujours très fumeuse et incertaine... eh bien, de quelque manière qu'aillent les choses, ici j'ai une tâche évidente. L'amitié entre nous, avec toi, le soutien de mon mari, le rapport avec les étudiants et même avec mes collègues en témoignent. Quelle impossible sérénité !" ».

Voilà la question, mes amis : quelque chose qui réveille le désir et, en même temps, donne cette impossible sérénité, qui ne consiste pas à contenter le désir, mais à le susciter de telle manière qu'il rende vivace tout ce que nous faisons, qu'il nous fasse être au travail de manière vraie, plus intense, plus dramatique, moins formelle, mais en même temps, avec cette impossible sérénité.

Qui fait cela ? Qui fait cela ?! « Prendre conscience du fait que nous sommes ensemble devient une prise de conscience de l'Autre (avec un A majuscule), de l'Autre qui est dans l'unité entre nous et dans l'appartenance à cette unité. C'est la chose la plus précieuse pour nous et pour tous ceux que nous rencontrons, parce que c'est un fait exceptionnel. Ce qui nous fait espérer, ce qui suscite continuellement l'espérance, c'est un fait, un fait exceptionnel, avec des caractéristiques différentes de toutes les autres expériences qui nous environnent : cela change la vie, la rend plus pleine, c'est la véritable espérance. »⁴⁰

Voilà la véritable espérance, comme un fait exceptionnel. Rencontre, désir, impossible sérénité. Voilà l'espérance. Une rencontre, un fait dans

le présent qui réveille le désir, non pas comme beaucoup d'entre vous dites : « Elle le réveille, pour ne pas l'accomplir. » Elle le réveille et, en même temps, elle donne cette impossible sérénité.

Ainsi, la disproportion structurelle n'est pas une condamnation, n'est pas une infortune, mais c'est ce qui rend tout plus intense à cause de ce fait exceptionnel, et le désir de totalité demeure, mais transfiguré en cette impossible sérénité. C'est une intensité de vivre, de sentir, de s'émouvoir, de travailler, du rapport avec les étudiants, avec le travail, avec tout, mais tout, transfiguré par Sa présence.

L'accomplissement de la promesse, la véritable espérance est là, dans cette expérience là, pas seulement dans la vie éternelle ; la vie éternelle commence là, dans cette expérience là se dévoile un Autre qui fait naître la question : « Qui est celui qui suscite le désir et rend possible cette impossible sérénité ? ». Qui a introduit cette nouveauté dans l'histoire ?

Allez lire Jean chapitre 4, le récit de la Samaritaine. « Quiconque boit de cette eau aura soif à nouveau ; mais qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif ; l'eau que je lui donnerai deviendra en lui source d'eau jaillissant en vie éternelle. »⁴¹ Ce n'est pas enlever la soif, comme nous le pensons, mais réveiller cette source d'eau qui jaillit en vie éternelle. Ainsi, celui qui a sa soif à cœur ne peut que dire, comme la Samaritaine : « Seigneur, donne-moi de cette eau ! »⁴² Que cela arrive, que je puisse trouver une présence comme celle-là, qui réveille la soif et me remplisse et me réponde en faisant surgir cette source d'eau !

Elle aussi avait été égarée par son désir (elle avait eu cinq maris et celui qu'elle avait n'était pas le sien), mais la soif continuait. Ainsi, même si les désirs s'accomplissent, la soif demeure. Mais elle rencontre quelqu'un qui n'a pas peur de ses erreurs et de sa soif, qui prend son désir au sérieux et lui révèle ce qu'elle cherchait lorsqu'elle se trompait, que derrière le plaisir, ce qu'elle cherchait – comme le disait Pavese – c'était l'Infini. C'est Lui. En quoi je reconnais que c'est Lui ? Saint Bernard dit : « Tu me demandes comment je peux reconnaître sa présence ? Il est vivant et est à l'œuvre et, tout de suite, dès qu'il est entré il a réveillé mon âme somnolente ; il a ébranlé, radouci et blessé mon cœur, parce qu'il était dur comme la pierre et malsain. Il a commencé à déraciner et à détruire, à construire et à planter, à irriguer les zones arides, à illuminer les lieux solitaires obscurs [...], de telle manière que mon âme s'est mise à bénir le Seigneur ». ⁴³

Merci d'être là, Jésus Christ, parce que sinon ma vie serait plate. Parce que c'est toi, Jésus Christ, disait Guillaume de Saint-Thierry, « le

seul en mesure de m'apprendre à voir ce que je désire ». ⁴⁴ Ainsi, seul l'accomplissement du désir peut nous libérer de la dictature des désirs. Jésus libère le désir en l'accomplissant, il libère la liberté en la réalisant : heureusement que tu es là, Jésus Christ, parce que ce désir, c'est le désir de Toi, et mon âme s'est mise à bénir le Seigneur.

Qu'est ce que la liberté ? Que nous dit l'expérience de la liberté ? Pour qu'elle soit pour soi-même il faut que ce soit un Autre qui l'accomplisse. Pour accomplir le désir, je dois accepter un Autre, en qui la vie respandit, comme nous l'avons vu dans la vie de don Gius et de Jean-Paul II. Notre espérance est d'accueillir l'Autre en qui la liberté et le désir s'accomplissent.

Plus nous aimons Jésus, nous dit le pape Benoît, plus nous le connaissons, et plus grandit notre vraie liberté, grandit la joie d'être rachetés. Merci Jésus, pour ton amitié. Comme il nous le disait encore dimanche dernier : « Seulement lorsque nous rencontrons en Jésus Christ le Dieu vivant, nous connaissons ce qu'est la vie. Nous ne sommes pas le fruit accidentel et dépourvu de sens de l'évolution. Chacun de nous est le fruit d'une pensée de Dieu. Chacun de nous est voulu, chacun est aimé, chacun est nécessaire. Il n'y a rien de plus beau que d'être rejoints, surpris par l'Évangile, par le Christ. Il n'y a rien de plus beau que de le connaître et de communiquer aux autres l'amitié avec lui. En quelque sorte, n'avons-nous pas tous peur – si nous laissons entrer le Christ totalement en nous, si nous nous ouvrons totalement à lui – peur qu'il puisse nous déposséder d'une part de notre vie ? N'avons-nous pas peur de renoncer à quelque chose de grand, d'unique, qui rend la vie si belle ? Ne risquons-nous pas de nous trouver ensuite dans l'angoisse et privés de liberté ? »⁴⁵ ? Et encore une fois le Pape voulait dire, en rappelant Jean-Paul II : « Non ! Celui qui fait entrer le Christ ne perd rien, rien, absolument rien de ce qui rend la vie libre, belle et grande. Non ! Dans cette amitié seulement s'ouvrent tout grand les portes de la vie. Dans cette amitié seulement se dévoilent réellement les grandes potentialités de la condition humaine. Dans cette amitié seulement nous faisons l'expérience de ce qui est beau et de ce qui libère. [...] N'ayez pas peur du Christ ! Il n'enlève rien et Il donne tout. Celui qui se donne à Lui reçoit le centuple. » Voici la décision : « Ouvrez, ouvrez tout grand les portes au Christ et vous trouverez la vraie vie. »⁴⁶

Voilà la décision, voilà la réponse au « Suis-moi » d'hier soir. Notre liberté est face à cette décision.

Demandons à la Vierge d'être simples et d'aimer notre véritable bien.

SAINTE MESSE

HOMÉLIE DE SON EXCELLENCE MONSIEUR CARLO CAFFARRA
ARCHEVÊQUE DE BOLOGNE

« Or, pendant la nuit, Paul eut une vision : un Macédonien était là, debout, qui lui adressait cette prière : “Passe en Macédoine, viens à notre secours !” ».⁴⁷

Très chers frères et sœurs, ces simples paroles racontent l'un des plus grands événements de l'histoire, en particulier de l'histoire de notre Europe. Lorsque saint Paul, obéissant à la vision qu'il eut en songe, embarqua à Troas avec ses collaborateurs pour la Macédoine, « persuadés que Dieu nous appelait à y porter la Bonne Nouvelle »,⁴⁸ il marqua le début d'un monde nouveau parce qu'il introduisit dans la civilisation humaine l'événement de la *mission*. La mission, c'est-à-dire le fait, le témoignage, de la part de certains hommes, qu'il existait une réponse à la demande de sens invoquée et désirée par l'homme lui-même. Une réponse qui vaut pour *chaque homme* sous tous les cieux, quelles que soient les conditions et les latitudes où il se trouve, simplement parce que c'est *la réponse véritable*.

La dimension de vérité de la proposition chrétienne est la raison ultime de l'exigence qui l'habite, de se dire et de se proposer à chaque homme. Lorsque cette dimension est occultée ou, bien pire, lorsqu'elle est niée, le christianisme devient inévitablement une opinion à juger selon une mesure subjective ; ou bien il est pensé comme une création, une production de l'homme.

L'apôtre qui écrivait aux Corinthiens en était bien conscient : « Mais si le Christ n'est pas ressuscité, vide alors est notre message, vide aussi notre foi. Il se trouve même que nous sommes de faux témoins de Dieu, puisque nous avons attesté contre Dieu qu'il a ressuscité le Christ, alors qu'il ne l'a pas ressuscité, s'il est vrai que les morts ne ressuscitent pas ».⁴⁹ Si la prédication chrétienne ne témoigne pas d'un fait réellement survenu, elle induit une croyance qui exprime seulement des besoins et des désirs subjectifs de l'homme, à laquelle correspond seulement ce qu'éprouve le sujet. L'homme reste prisonnier de lui-même.

Aujourd'hui non plus l'homme n'est pas beaucoup aidé – il faut le reconnaître – à sortir de cette prison, encore moins par une certaine idéologie ou catéchèse, très subtile et rusée dans sa manière de procéder et dans son langage, mais qui souvent laisse celui qui l'écoute dans l'incertitude quant au *point fondamental*, à savoir si Jésus Christ est une per-

sonne réelle, vivante aujourd'hui parmi nous, de sorte qu'il nous soit donné de pouvoir le rencontrer.

De quelle manière aujourd'hui la personne humaine rencontre-t-elle la réalité témoinée par le missionnaire, en sortant de la prison de sa subjectivité ? Où peut-il rencontrer le Fait qui rend notre prédication vraie ? C'est dans l'Église que cette rencontre peut survenir et c'est à travers l'Église que l'homme rencontre la Réalité du Ressuscité. La foi – écrit Thomas – ne finit pas dans une formule mais puise dans la Réalité même à laquelle on croit. Très chers amis, ou bien l'espérance est fondée et engendrée par une Présence ou bien elle est un simple rêve et une utopie. Et lorsqu'on se réveille, les rêves s'évanouissent : la vanité de la foi [vanité dans le sens paulinien] génère une espérance vide. Un anesthésique de notre mal de vivre qui n'est pas digne de l'homme.

« Si le monde vous hait, sachez que moi, il m'a pris en haine ayant vous. »⁵⁰ La rencontre avec la personne du Ressuscité vivant dans l'Église engendre une compagnie, une amitié avec Lui, une appartenance à Lui qui nous fait vivre et nous transforme en Lui. C'est une véritable et authentique régénération de notre humanité qui se produit. Grégoire le Grand parle de Jésus Christ comme d'une « forma cui imprimimur ».

Quel est le signe de cette impression de la forme de Jésus Christ dans notre personne ? La page de l'Évangile nous donne une réponse bouleversante : le signe est la haine du monde. La réalité présente aujourd'hui dans le monde, la réalité de Jésus Christ dans sa communauté et la réalité de sa communauté en Jésus Christ, disons en un mot, la *réalité de l'Église* en tant que telle, est haïe par le monde en tant que telle.

Pourquoi cette opposition ? La raison en est l'appartenance du disciple du Seigneur à un univers qui est incomparable avec l'univers du monde ; qui appartient à l'un n'appartient pas à l'autre : « Vous n'êtes pas du monde, puisque mon choix vous a tirés du monde, pour cette raison, le monde vous hait. »⁵¹ Le choix de Jésus Christ nous extrait du monde ; il nous rend de nature différente de celle du monde : ainsi, le monde ne nous reconnaît pas comme sien et nous hait.

Très chers frères et sœurs, cette page de l'Évangile doit être prise très au sérieux ; nous ne pouvons pas l'éluder.

Il n'y a pas très longtemps, on discuta si, en Europe, avait lieu ou non une véritable persécution de l'Église. À la lumière de l'Évangile d'aujourd'hui, on peut répondre assez facilement à la question. Il est écrit dans l'Évangile, dans la page de l'Évangile d'aujourd'hui, que la haine envers l'Église existe toujours et partout. La haine contre la cha-

rité, contre l'humilité et la chasteté, contre la glorification de Jésus Christ seul sauveur du monde ; il est inutile de se demander si une telle haine existe. Mais il n'est pas inutile de se demander si cette haine existe envers chacun de nous en tant que personnes qui glorifient Jésus Christ, qui vivent son commandement : si elle n'existe pas, c'est parce que nous appartenons au monde. Il n'est pas besoin que je sois haï, je me hais déjà tout seul ; il n'est pas besoin que la présence chrétienne soit persécutée, parce qu'elle s'est déjà autoliquidée et défaite. Nous sommes des serviteurs qui avons voulu être plus grands – plus malins, plus savants – que leurs maîtres. Mais lorsque le serviteur ne veut pas être plus grand que son maître, soyez-en certains : il est haï et persécuté.

Très chers amis, c'est la première fois que vous vous trouvez à vivre vos Exercices spirituels après la mort de votre père fondateur monseigneur Giussani. Je termine en vous lisant l'une de ses réflexions qui résume, avec la force que possède seul celui qui a reçu un charisme fondateur, ce que j'ai pauvrement essayé de vous dire :

« La vie éternelle, c'est qu'il te connaissent, toi, le seul véritable Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ. »⁵² Ou bien c'est vrai, ou bien ce n'est pas vrai. Si ce n'est pas vrai, il y a le vide, le néant. Le néant. Tu peux t'évertuer autant que tu veux, ô homme, tu pourras construire des pantins, mais tu ne pourras éviter le néant qui se tient derrière eux.

Ce pour quoi Jésus Christ a été envoyé, ce pour quoi chaque chrétien a été envoyé, est une bataille entre la vérité et le mal, entre Dieu et Satan, entre Dieu et « l'Ennemi » (comme me l'a écrit un garçon l'autre jour). Parce que le péché originel, qui vient comme un poison de cet Ennemi, n'est pas seulement la tentative presque ridicule de mettre notre moi à la place de Dieu (comme si notre moi pouvait être créateur, pouvait rivaliser avec le mot « créateur ») ; c'est plutôt quelque chose que nous pouvons aussi cultiver en nous-mêmes, héberger en nous-mêmes, par commission de Satan, et en subir réellement les conséquences : c'est le défi lancé à Dieu, une haine envers Dieu, parce que si Jésus a été tué, c'est à cause d'une haine envers la vérité. « "... mon époque / qui se repaît de vaines espérances ; / éprise de niaiseries, ennemie de la vertu /, stupide, elle réclame l'utile et ne voit pas / que par là la vie devient de jour en jour plus inutile" disait Leopardi dans *La Pensée dominante*, et c'est plus la description de notre temps que du sien. »⁵³

Vous êtes ici pour que votre vie ne se nourrisse pas de « vaines espérances », et qu'elle ne soit pas « éprise de niaiseries » : qu'elle soit une vie vraie, c'est-à-dire réelle. La consistance de la réalité de la vie est mesurée par la consistance de notre appartenance à Jésus Christ.

AVANT LA BÉNÉDICTION FINALE

Julián Carrón. Nous remercions Son Excellence monseigneur Caffarra que nous sentons comme l'un de nos amis les plus proches, surtout dans l'insistance sur le raisonnable de la foi et sur la mise en place de l'éducation comme introduction à la réalité.

Monseigneur Caffarra. Je suis très reconnaissant à don Julián et à don Pino de m'avoir invité à célébrer cette eucharistie avec vous. J'exprime ma gratitude, certes, maintenant avec l'un des dons les plus précieux qu'un évêque puisse faire aux disciples du Seigneur, c'est-à-dire avec la bénédiction, mais je vous assure aussi une autre expression de gratitude. Ce soir l'Église de Bologne commence à vivre l'un des moments les plus intenses de son pèlerinage sur la terre : elle sera visitée par la Vierge de saint Luc. Elle arrivera aujourd'hui, en descendant de son col et elle s'arrêtera à la cathédrale toute une semaine.

Alors, voilà, j'exprime ma gratitude envers don Julián, envers don Pino, envers chacun d'entre vous en vous promettant que ce soir, au cours de la veillée des jeunes à la cathédrale, je vous porterai tous, chacun de vous, aux pieds de Marie. Je connais bien peu d'entre vous, mais cela n'est pas important parce que la Vierge vous connaît et cela suffit !

Ce soir, je porterai chacun d'entre vous à ses pieds, chacun d'entre vous avec ce qu'il a de beau, de grand, de vrai, de juste dans son cœur.

Samedi 30 avril, l'après-midi

■ DEUXIÈME MÉDITATION

Quelle est l'espérance qui ne déçoit pas ?

À l'entrée et à la sortie du salon :

Wolfgang Amadeus Mozart, concerto en do mineur pour piano n° 20, K466,

I. Markevitch – C. Haskil, Orchestre des Concerts Lamoureux

« Spirto Gentil », Philips

1. La fleur de l'espérance

Julían Carrón. Quelle est l'espérance qui ne déçoit pas ?

Péguy a magistralement décrit la difficulté de l'espérance : « La foi ça ne m'étonne pas. / Ça n'est pas étonnant. / J'éclate tellement dans ma création [dit Dieu]. / Dans le soleil et dans la lune et dans les étoiles. / Dans toutes mes créatures. / [...] Et dans l'homme. / Ma créature. / Dans l'homme et dans la femme sa compagne. / Et surtout dans les enfants. / Mes créatures. [...] J'éclate tellement dans ma création. / Que pour ne pas me voir vraiment il faudrait que ces pauvres gens fussent aveugles. / La charité, dit Dieu, ça ne m'étonne pas. / Ça n'est pas étonnant. / Ces pauvres créatures sont si malheureuses qu'à moins d'avoir un cœur de pierre, comment n'auraient-elles point charité les unes des autres. / Comment n'auraient-ils point charité de leurs frères. / Comment ne se retireraient-ils point le pain de la bouche, le pain de chaque jour, pour le donner à de malheureux enfants qui passent. / Et mon fils a eu d'eux une telle charité. / Mon fils leur frère. / Une si grande charité. / Mais l'espérance, dit Dieu, voilà ce qui m'étonne. / Moi-même. / Ça c'est étonnant. / Que ces pauvres enfants voient comme tout ça se passe et qu'ils croient que demain ça ira mieux. / Qu'ils voient comme ça se passe aujourd'hui et qu'ils croient que ça ira mieux demain matin. / Ça c'est étonnant et c'est bien la plus grande merveille de notre grâce. / Et j'en suis étonné moi-même. / Et il faut que ma grâce soit en effet d'une force incroyable. / Et qu'elle coule d'une source et comme un fleuve inépuisable. / [...] La foi va de soi. La foi marche toute seule. Pour croire il n'y a qu'à se laisser aller, il n'y a qu'à regarder. Pour ne pas croire il faudrait se violenter, se torturer, se tourmenter, se contrarier. Se raidir. Se prendre à l'envers, se mettre à l'envers, se remonter.

La foi est toute naturelle, toute allante, toute simple, toute venante. [...] Pour ne pas croire, mon enfant, il faudrait se boucher les yeux et les oreilles. Pour ne pas voir, pour ne pas croire. / La charité va malheureusement de soi. La charité marche toute seule. Pour aimer son prochain il n'y a qu'à se laisser aller, il n'y a qu'à regarder tant de détresse. Pour ne pas aimer son prochain il faudrait se violenter, se torturer, se tourmenter, se contrarier. Se raidir. Se faire mal. [...] Pour ne pas aimer son prochain, mon enfant, il faudrait se boucher les yeux et les oreilles. / À tant de cris de détresse. / Mais l'espérance ne va pas de soi. L'espérance ne va pas toute seule. Pour espérer, mon enfant, il faut être bien heureux, il faut avoir obtenu, reçu une grande grâce. »⁵⁴

Comme il est vrai que l'espérance ne va pas de soi. Même si nous reconnaissons qu'il nous est arrivé quelque chose dans la vie, comme nous tous qui sommes ici, il n'est pas dit que nous espérons. Il y en a beaucoup, et parfois aussi parmi nous, qui sont déçus du mouvement et, au fond, de Jésus Christ, parce qu'ils disent : « Oui, il est en mesure de réveiller le moi, de réveiller une espérance, de faire une promesse, mais il n'est pas en mesure d'accomplir cette promesse suscitée par la rencontre. » Ils ne peuvent nier que quelque chose leur est arrivé, mais ils n'attendent plus, ils se rendent compte qu'espérer est autre chose.

C'est vrai : pour espérer, il faut avoir reçu une grande grâce. Mais quelle grâce ? Quelle est la grande grâce, la plus grande grâce que nous tous avons reçue ? La rencontre avec Jésus Christ dans la rencontre avec une présence qui a fait tressaillir notre cœur, le fait que nous nous sommes sentis regardés avec une tendresse comme jamais auparavant, embrassés comme jamais nous ne l'aurions rêvé, pardonnés comme personne ne pouvait l'imaginer, et cela témoigne qu'il y a Jésus Christ, que la présence de Jésus Christ, nouvelle, dans l'histoire, existe. Et si nous avons compris ce qui est entré dans notre vie avec la rencontre, si nous ne réduisons pas la rencontre à l'une des autres nombreuses choses, si nous avons vraiment compris ce que signifie ce que nous avons appelé « impossible correspondance », nous saurons ce que Lui veut dire. Ainsi que nous l'avons vu dans l'école de communauté, ce qui demeure entre nous n'est pas seulement Son œuvre, n'est pas seulement Sa doctrine ou Son inspiration ou Sa cause ; cela ne serait pas suffisant pour réveiller le cœur, pour nous intéresser longtemps ; ce qui demeure, c'est vraiment Lui : « Je suis avec vous pour toujours jusqu'à la fin du monde. »⁵⁵ Ainsi, lorsque qu'après la rencontre nous disons qu'il n'accomplit pas, c'est parce que nous nous n'avons pas compris la nouveauté qui est entrée et que nous réduisons la rencontre à l'aspect le plus

superficiel, à ce qui peut passer, mais que nous ne saisissons pas ce qui est réellement nouveau, cette grâce dont parle Péguy.

Ainsi, la rencontre ouvre une route que nous devons parcourir, qui est de regarder continuellement cette grâce entrée dans notre vie, si nous voulons avoir l'espérance. L'espérance – nous dit don Giussani – naît comme la fleur de la foi, de cette reconnaissance. Lorsque nous disons ne pas avoir d'espérance, être déçus, la question est la certitude de la foi, alors nous devons insister sur cette certitude et sur le fait que la route que nous devons parcourir est pour rejoindre une certitude à chaque fois plus grande : tout le chemin pédagogique de don Giussani a pour but le raisonnable de la foi. Une foi sûre, mûre – nous a dit le Pape – et pour arriver à cela, il faut parcourir le chemin qu'ont fait les disciples, selon deux indications de méthode : partage de vie dans le temps avec cette Présence et une attention aux signes. Et plus l'on parcourt le chemin avec la Présence de Jésus Christ, plus on vérifie le centuple dans la vie. Benoît XVI nous le rappelle encore : le centuple, qui est le commencement de l'accomplissement de l'espérance, de l'accomplissement du désir du cœur. Si l'espérance ne surgit pas comme fruit de la foi, c'est parce que nous n'avons pas compris ce qui est arrivé, c'est parce que nous n'avons pas encore atteint cette certitude, nous n'avons pas vérifié ce qui est entré dans notre vie, et alors nous devons nous soutenir et nous aider à parcourir cette route, parce que la grande grâce d'où naît l'espérance est la certitude de la foi.

C'est très simple, ce n'est pas compliqué. La certitude de la foi est la même que celle d'un enfant envers sa maman, la certitude de reconnaître une présence bonne pour l'enfant comme pour chacun de nous adultes. Le monde peut s'écrouler mais cette certitude demeure, au point que nous ne pouvons penser au futur sans être certains de l'amour de notre mère. Si quelqu'un est sûr, si quelqu'un a fait le parcours normal de la vie avec sa mère, il ne peut éviter, en pensant au futur, il ne peut pas imaginer que parfois sa mère puisse ne pas l'aimer. Essayez, c'est simple : c'est une certitude comme celle des enfants. L'espérance naît comme une fleur, presque sans s'en apercevoir, de la foi, c'est-à-dire de la certitude que l'enfant a, au point qu'il ne peut penser au futur, quoiqu'il arrive, sans être certain que sa mère l'aimera.

Comme lorsque les disciples – nous dit don Giussani dans le très beau chapitre sur l'espérance dans *Si può vivere così?* – se réveillaient le matin, ils devaient sentir qu'ils appartenaient à cet homme, parce qu'ils pouvaient fonder sur cet homme une espérance dans le futur : « Où irions-nous ? ». Cette certitude était ce que les faisait attendre,

avoir espérance dans le futur. C'était cet homme auquel ils acceptaient d'appartenir qui fondait leur espérance pour le futur. Ils étaient contents que Jésus soit là. Alors que les proches de Jésus pensaient : « Il est fou ! ». Ils ne le possédaient pas, ils n'étaient pas en unité avec Lui, ils n'étaient pas liés à Lui, ils n'avaient pas cette certitude, Jésus n'était pas lié à eux, il n'était rien pour eux, ils ne l'avaient pas, et ainsi les proches ne pouvaient appuyer aucune perspective sur Lui pour le futur.

Ainsi – nous rappelait don Giussani – l'espérance a un lien radical avec le mot « mémoire », de sorte que sans mémoire, il ne peut y avoir d'espérance : la mémoire entendue comme la reconnaissance d'une Présence présente, qui fonde notre espérance.

2. L'espérance, certitude dans le futur en vertu d'une réalité présente

L'une des raisons pour lesquelles bien des fois nous sommes déçus parce que Jésus Christ n'accomplirait pas, est la modalité selon laquelle nous imaginons l'accomplissement. « Si nous avons fait la rencontre – disons-nous – Jésus Christ doit remplir le cœur. » Et comment concevons-nous cela ? Comme on remplit un verre d'eau qui, une fois plein, ne peut plus être rempli, et l'on ne désire pas plus. C'est une conception mécanique de l'accomplissement du désir, et c'est – au fond – notre espérance : ne pas avoir de trou, ne plus avoir de désir, ne plus connaître de drame et, puisqu'après la rencontre je continue encore à désirer, cela signifie, selon nous, que Jésus Christ n'accomplit pas, qu'il n'est pas la vérité, qu'il s'est moqué de nous, parce qu'il n'est pas en mesure de remplir vraiment le cœur. En somme, Jésus suscite mais n'accomplit pas la promesse. Heureusement que ce n'est pas comme cela ! Heureusement que cela ne se passe pas selon ce que nous imaginons.

Saint Bernard écrit : « Je crois que même lorsque nous l'aurons trouvé, nous ne cesserons de le chercher. » Quelqu'un peut-il imaginer qu'il peut trouver la personne aimée et ensuite ne pas aller la voir le lendemain ? « Je crois que même lorsque nous l'aurons trouvé, nous ne cesserons de le chercher. Dieu [...] on va le chercher [...] avec le désir et l'événement heureux de sa découverte n'éteint pas le saint désir, mais l'accroît. Le comble de la joie coïncide-t-il avec la suppression du désir ? ». ⁵⁶ Non.

« Seul ce Bien – écrit saint Grégoire de Nysse – est vraiment doux, désirable et aimable ; s'en réjouir [c'est justement parce que je l'ai rencontré que je peux m'en réjouir] devient toujours plus un élan vers un

désir plus grand ». ⁵⁷ Justement parce que je l'ai rencontré, je le désire toujours plus ; justement parce qu'il m'accomplit, je le désire toujours plus. Heureusement que cela ne se passe pas comme nous l'imaginons !

Alors, le fait que le désir existe n'est pas signe que nous n'avons pas trouvé la réponse, mais exactement le contraire : que nous l'avons rencontrée et que nous continuons ainsi à la chercher. Parce que tous ceux qui ne l'ont pas rencontrée ne continuent pas à chercher, ils sont déjà sceptiques, ils ne cherchent plus rien. Regardez combien de personnes vous connaissez et qui, à quarante ans, ne sont pas sceptiques. Don Gius disait dans *Avvenimento di libertà* : « Ce n'est pas comme celui qui a soif et va boire et qui, après avoir bu, n'a plus soif, revient et quitte la source ; c'est plutôt comme celui qui a soif et plonge son visage dans l'eau qui jaillit et boit, et plus il boit et plus il a soif, où boire signifie, ainsi, satisfaire continuellement une soif continuelle. » ⁵⁸ Satisfaire continuellement : heureusement que tu es là et que tu peux continuellement satisfaire ce désir, et ainsi cela vaut la peine de se lever le matin pour te voir encore, pour te rencontrer encore. Sinon, pourquoi cela vaudrait-il la peine de se lever le matin ?

C'est cette dynamique de la foi qui devient certitude pour un futur – dit don Gius – en se transformant en désir, en se transformant en demande ; c'est une rencontre qui sollicite, qui réveille les exigences du cœur et celles-ci se mettent à désirer parce qu'il s'agit d'un futur sûr.

Saint Paul l'a écrit dans la lettre aux Philippiens 3, 7-15 d'une manière inégalable : « Mais tous ces avantages dont j'étais pourvu, je les ai considérés comme un désavantage, à cause du Christ. Bien plus, désormais je considère tout comme désavantage à cause de la supériorité de la connaissance du Christ Jésus mon Seigneur. À cause de lui, j'ai accepté de tout perdre, je considère tout comme déchets, afin de gagner le Christ, et d'être trouvé en lui, n'ayant plus ma justice à moi, celle qui vient de la Loi, mais la justice par la foi au Christ, celle qui vient de Dieu et s'appuie sur la foi ; le connaître, lui, avec la puissance de sa résurrection et la communion à ses souffrances, lui devenir conforme dans sa mort, afin de parvenir si possible à ressusciter d'entre les morts. Non que je sois déjà au but, ni déjà devenu parfait ; mais je poursuis ma course pour tâcher de saisir, ayant été saisi moi-même par le Christ Jésus. » Parce que j'ai été saisi par Lui, je cours pour le saisir. Parce que j'aime quelqu'un, je cours pour le saisir. Parce que je l'ai trouvé, je cours, je ne m'arrête pas.

« Non, frères, je ne me flatte point d'avoir déjà saisi ; je dis seulement ceci : oubliant le chemin parcouru, je vais droit de l'avant, tendu

de tout mon être, et je cours vers le but, en vue du prix que Dieu nous appelle à recevoir là-haut, dans le Christ Jésus. »⁵⁹

Justement parce que j'ai été saisi par Jésus Christ, parce qu'est arrivée cette impossible correspondance, cette impossible sérénité, je me tends vers Jésus Christ : la rencontre avive le désir, le rend plus aigu, il vaut plus, il faut plus ! Alors commence un chemin sans halte, une tension sans limite, à partir de la certitude de Lui.

Mais comment tout cela s'accomplit-il ? Non pas selon nos schémas, mais en s'abandonnant à la Présence rencontrée.

Mon désir s'accomplit seulement si je m'abandonne à la Présence que la foi a reconnue. « Les exigences du cœur – dit don Gius dans *Si può vivere così?* – disent que l'objet du cœur existe, existe dans le futur, parce que l'homme est destiné à être heureux, juste, vrai. [...] Mais la certitude que cela arrivera ne peut être soutenue par notre cœur. La certitude que cela arrivera peut seulement provenir de la Présence que la foi reconnaît [ce n'est pas nous, c'est Lui], de la Présence exceptionnelle que la foi reconnaît. [...] La dynamique de l'espérance est un désir qui ne pourrait pas résister dans le temps, il serait toujours déçu amèrement, s'il n'était pas soutenu, aidé comme raison de la foi, par la certitude en le pouvoir de la grande Présence. »⁶⁰

Ainsi, de la conscience que ce n'est pas nous, mais que c'est Sa présence qui accomplit, jaillit la demande de cette Présence. Notre liberté s'exprime comme demande à cette Présence, pour qu'elle accomplisse. « Le désir – écrivait saint Bernard – n'est-il pas une invocation ? Bien sûr, et même forte. »⁶¹

Ainsi – affirme saint Augustin – « ton désir est ta prière ». Le désir que suscite cette Présence, le désir que cette Présence envahisse la vie, « ton désir est ta prière ; si continu est le désir, continue est la prière. Parce que ce n'est pas en vain que l'apôtre a dit : *priant sans interruption*. Peut-être que, sans interruption, nous plions le genoux, nous nous prosternons ou nous levons les mains, pour accomplir l'ordre : *prions sans interruption* ? Si nous entendons la prière dans ce sens, je crois que nous ne pouvons pas le faire sans interruption. Mais il est une autre prière intérieure qui ne connaît pas d'interruption, et c'est le désir [nous ne pouvons pas toujours rester à genoux, mais nous pouvons toujours désirer]. Quoi que tu fasses, si tu désires ce samedi [où il y a le repos], tu ne cesses jamais de prier. Si tu ne veux pas interrompre ta prière, ne cesse jamais de désirer. Ton désir continu sera ta voix continue. [...] Le gel de la charité est le silence du cœur ; l'ardeur de la charité est le cri du cœur. »⁶² Pour cela, la prière, la demande, est cette assiduité auprès de

toi, Jésus Christ, qui permet de traverser l'épaisseur des ténèbres, comme le dit Isaac de Ninive : « Rends-nous dignes, Seigneur, de cette assiduité auprès de toi qui permet de traverser l'épaisseur des ténèbres ». ⁶³

Ce désir dilate le cœur et le rend disponible pour le don que le Seigneur vaut faire à chacun de nous. « Le désir – continue saint Augustin – est la retraite la plus intime du cœur. Plus le désir dilate notre cœur et plus nous deviendrons capables d'accueillir Dieu. Ce qui contribue à allumer le désir en nous, ce sont les divines Écritures, l'assemblée du peuple, la célébration des mystères, le saint baptême, le chant de louange de Dieu, notre prédication elle-même [si nous ne faisons pas ces choses, comment le désir s'allumera-t-il ? En regardant la télévision ?] : tout est destiné à semer et à faire germer ce désir, mais aussi à faire en sorte qu'il croisse et se dilate de plus en plus jusqu'à devenir capable d'accueillir ce qu'aucun œil ne vit, aucune oreille n'entendit, ni aucun cœur d'homme ne réussit jamais à imaginer. » ⁶⁴

La forme de l'accomplissement du désir n'est pas ce que nous imaginons nous, en réduisant de nouveau la stature de notre désir, comme nous l'avons dit ce matin. La forme de l'accomplissement, c'est Lui, c'est Sa présence. Si ce qui doit prévaloir est l'exigence de bonheur que le cœur a, cela se réalisera selon la forme que le mystère de la grande Présence établit, et cette forme – dit don Giussani – n'est rien d'autre que la grande Présence elle-même. La forme de l'accomplissement du désir n'est pas l'image de l'accomplissement que tu as, mais c'est Lui, la forme c'est Jésus Christ en personne et toute la difficulté que nous avons dans la vie c'est de comprendre cela. Même après ce matin, quelqu'un m'écrivit : « J'attends un enfant, et c'est une disproportion parfois tellement forte que cela me coupe le souffle, cela m'étouffe, enlevant en moi toute espérance. » Comme si l'accomplissement de son moi était cette modalité. Et puis, nous pouvons ouvrir toutes les possibilités : quand on a rencontré la personne aimée ; quand on l'a rencontrée et qu'elle ne répond pas ; quand on l'a rencontrée et qu'elle répond, mais il manque les enfants ; quand il y a les enfants et quand ils se marient, etc.

Nous sommes toujours derrière quelque chose d'autre et à cause de tout le mal que nous avons à reconnaître – parce que nous ne l'avons pas compris – la nature du désir, nous continuons à désirer d'autres choses. À la place de cela, mettez le travail, mettez le mari ou la femme, mettez les amis, mettez la Fraternité, mettez la maison du Groupe Adulte et vous trouverez toujours la même chose : il y a toujours quelque chose d'autre que vous désirez.

La forme de la réponse à ce désir est Jésus Christ lui-même, « Sa douce présence ». Ainsi, Ugo di San Vittore dit avec génie : Il « vient non pas pour combler le désir [dans le sens que nous voudrions nous], mais pour attirer l'affection »⁶⁵ à Lui. Tout dépend du fait que notre affection soit toute pour Lui, parce qu'alors les choses commencent à revenir. Ainsi, espérer ne signifie pas espérer quelque chose de Dieu, mais Dieu lui-même. Par le fait que notre nature est désir du Mystère, de l'Infini, c'est Dieu lui-même le seul en mesure de remplir le désir ; mais si nous avons déjà réduit le désir depuis le début, comment pouvons-nous comprendre ? C'est pour cela que nous ne nous réjouissons pas, que nous ne sommes pas contents de nous lever le matin et de savoir qu'Il est là, et que tout est là, par le fait qu'Il est là, tout est là, et que la grâce c'est de l'avoir rencontré, de l'avoir rencontré et qu'Il est là (« Je suis avec vous pour toujours »⁶⁶), et que m'est donnée à moi aujourd'hui encore la grâce de le reconnaître.

Saint Augustin poursuit : « Que le Seigneur ton Dieu soit ton espérance ; n'espère pas quelque chose du Seigneur ton Dieu, mais que le Seigneur ton Dieu lui-même soit ton espérance. Beaucoup [...] espèrent de Dieu quelque chose hors de Lui ; mais toi, cherche ton Dieu lui-même ; [...] oubliant les autres choses souviens-toi de Lui ; laissant tout de côté, avance-toi vers Lui. [...] Il sera ton amour ».⁶⁷

Ainsi, la forme de l'espérance – nous dit don Giussani – c'est de demander continuellement : « Viens, Seigneur ! », parce que « Je suis le Mystère qui manque à chaque chose que tu goûtes, parce que ce qui te manque continuellement en chaque chose, c'est moi »⁶⁸, dont maintenant nous connaissons le visage, la face, « Sa douce présence », parce que Sa présence est la seule qui apaise.

« Quel est alors l'objet de notre espérance – dit encore saint Augustin – qui, une fois présent, en survenant comme réalité, fasse cesser l'espérance ? Quel est-il ? Est-ce la terre ? Non. Quelque chose qui dérive de la terre comme l'or, l'argent, les moissons, l'eau ? Rien de tout cela. Quelque chose qui vole dans l'espace ? L'âme le repousse. Peut-être est-ce le ciel si beau et orné d'astres lumineux ? Parmi ces choses visibles, qu'y a-t-il en effet de plus délectable, de plus beau ? Ce n'est pas cela non plus. Et qu'est-ce ? Ces choses plaisent, elles sont belles, ces choses sont bonnes : recherche celui qui les a faites, celui-là est ton espérance. [...] Dis-lui : "Tu es mon espérance" ».⁶⁹

Ainsi, l'espérance est l'accomplissement de l'affection, dit don Giussani dans *Vivendo nella carne*. Lui seul, Lui seul est en mesure de satisfaire, d'accomplir véritablement l'affection.⁷⁰ Parce que « la

contemplation de tes biens nous rafraîchit-elle sans doute avec douceur, – écrit Guillaume de Saint-Thierry – mais elle ne nous satisfait pas parfaitement, [même si nous avons tout] si tu n'es pas avec elle ». ⁷¹ Ainsi « tous les hommes – répète encore saint Augustin – brûlent de désir, mais qu'il est difficile d'en trouver un qui dise : "c'est de Toi que mon âme a soif !" ». ⁷² Alors que c'est ainsi, parce que « la vie de l'homme – comme le confirme saint Thomas – consiste dans l'affection qui la soutient principalement et dans laquelle il trouve sa plus grande satisfaction ». ⁷³ La satisfaction est dans l'affection envers Jésus Christ.

Reconnaître que Jésus Christ est la consistance de tout s'appelle offrande. L'offrande, c'est reconnaître Jésus Christ, que Jésus Christ est la substance de toute la vie, est la consistance de tout, c'est-à-dire la valeur du rapport entre l'homme et n'importe quelle réalité de la vie. Ainsi, l'offrande est la conséquence ultime de la foi, de cette reconnaissance : « C'est toi, Jésus Christ, la valeur de toute chose », « Ta présence vaut plus que la vie, Ta grâce vaut plus que la vie. »

Le fait de reconnaître Jésus Christ est l'œuvre en nous de l'Esprit Saint, comme le dit saint Paul : « Nul ne peut dire "Jésus est Seigneur" [c'est-à-dire une reconnaissance pleine, totale, de Jésus Christ], si ce n'est par le Saint Esprit. » ⁷⁴ Ainsi, « l'espérance ne déçoit point, parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint Esprit qui nous fut donné. » ⁷⁵ La seule espérance qui ne déçoit pas est cette présence puissante de Jésus Christ, qui est seulement rendue possible par l'Esprit. C'est pour cela que nous devons demander continuellement – comme nous l'a appris don Gius – *Veni, Sancte Spiritus, veni per Mariam*, parce que sans toi nous mettons l'espérance là où, tôt ou tard, nous nous sentons déçus. Tu es la seule espérance qui ne déçoit pas, Jésus Christ. Et nous, qui sommes de pauvres gens, nous ne pouvons le dire que sous l'action de l'Esprit Saint.

Tout cela survient à travers les circonstances de la vie, parce que toutes les circonstances de la vie, belles ou non, sont l'occasion de faire resplendir ce qu'est Jésus Christ, elle ne sont pas un obstacle à notre espérance, mais sont l'occasion de voir comment Jésus Christ gagne en toute circonstance. Ainsi, traverser toutes les circonstances, toute l'histoire de la vie, est la possibilité que cette espérance soit à chaque fois plus sûre, plus solide. Seulement – dit don Gius – elle peut être « vaincue » par nos images, par les images que nous nous faisons de la manière dont – au cas où Dieu serait intelligent – elle devrait répondre à nos attentes.

3. Le lieu de l'espérance

« Il est un lieu, – dit don Gius dans le livre le moins lu de tous, qui est le livre de la Fraternité de Communion et Libération – un instrument, où Jésus Christ victorieux est reconnaissable, perçu, expérimenté comme compagnie qui donne sa consistance à la vie, présence qui est racine continuelle, source inépuisable – a-t-il dit à la Samaritaine – de l'espérance : la communion chrétienne. »⁷⁶ Le lieu de notre espérance est la communion chrétienne, qui est l'Église.

« La communion chrétienne – écrit Möhler – est un miracle continu de l'Esprit divin, une continuelle démonstration de sa présence et de son œuvre directe ; elle en est même la démonstration la plus touchante pour celui qui est sensible à ce qui est vraiment grand et élevé ». ⁷⁷ Si nous étions sensibles, nous verrions qu'elle est si miraculeuse qu'elle ne peut être que l'œuvre de l'Esprit Saint.

La modalité concrète, dans l'Église, de cette communion à travers laquelle Jésus Christ nous a rejoints est le charisme de don Giussani. Et maintenant, après qu'il a disparu, nous pouvons nous demander : où est l'espérance ?

L'année dernière, presque comme préparation aux événements qui allaient se produire, vous vous souvenez tous, nous avions lu l'un de ses passages où il nous encourageait à dépasser la suggestivité : « La norme, – disait-il – c'est que le Seigneur nous attire à travers une trame pleine de suggestivité, une rencontre fascinante, un beau rapport, plein de promesse. Mais comme ce fut le cas pour les apôtres, la suggestivité de leur rapport avec Jésus Christ fut détruit par Sa passion et Sa mort, cette suggestivité doit être détruite, parce que tant qu'elle reste selon la logique du début, cela ne serait pas Dieu, cela ne serait pas l'événement de Jésus Christ qui nous change, cela resterait une logique du monde ». ⁷⁸ C'est comme s'il avait été en train de nous préparer.

« C'est votre intérêt que je parte », dit Jésus aux disciples juste avant de s'en aller. « Mais maintenant je m'en vais vers celui qui m'a envoyé, et aucun de vous ne me demande : "Où vas-tu ?". Mais parce que je vous ai dit cela, la tristesse remplit vos cœurs. Cependant je vous dis la vérité : c'est votre intérêt que je parte ; car si je ne pars pas, le Paraclet ne viendra pas vers vous ; mais si je pars, je vous l'enverrai. [...] Mais quand il viendra, lui, l'Esprit de vérité, il vous introduira dans la vérité tout entière ; car il ne parlera pas de lui-même, mais ce qu'il entendra, il le dira et il vous dévoilera les choses à venir. » ⁷⁹

Pourquoi est-ce l'intérêt des disciples que Jésus s'en aille ? Parce que viendra l'Esprit Saint, il fera que Jésus sera plus aux disciples, il sera plus à eux ; Jésus ne restera pas extérieur, mais deviendra à chaque fois plus à eux, plus aux disciples, et « quand viendra l'Esprit, il vous introduira dans la vérité tout entière ». C'est seulement à travers la présence intérieure de l'Esprit que les disciples arriveront à comprendre pleinement Jésus.

Au cours d'une retraite des novices des *Memores Domini* en 1997, don Giussani commentait la phrase de saint Jean : « C'est votre intérêt que je parte » en ces termes : « Lorsque change charnellement, lorsque change de manière visible, lorsque change de manière sensible un ami avec qui nous avons fait un bout de chemin, et même, qui a assumé toute notre difficulté après la confiance de nos débuts, [...] nous en venons à penser : "Maintenant, nous serons moins aidés, nous serons moins sûrs". Le fait que vient à manquer la contingence que Jésus Christ a utilisée pour entrer dans notre vie nous fait peur. Si vient à manquer la personne [disait don Gius, en parlant de lui-même] à travers qui nous nous sommes donnés, qui nous a accompagnés, cela devient source de peur, de crainte. [...] – Et il le disait en suivant Jésus, comme nous l'avons vu dans l'Évangile – Il vaut mieux que cela arrive. Lorsque nous perdons ce qui nous rattachait au mode de transmission de la vérité [...] nous assumons une attitude de liberté face à la modalité avec laquelle les choses nous ont été dites, c'est à ce moment-là que la vérité de la chose commence à émerger clairement. »⁸⁰

Ainsi, toute notre espérance, c'est que le charisme reste, mais il peut rester seulement à travers – comme il le dit – une modalité différente. Comme Jésus : Jésus reste, il demeure parmi nous, comme il demeure avec les disciples après Sa mort, à travers une modalité différente. La manière dont son charisme peut demeurer vivant pour nous est semblable à la modalité avec laquelle, avons-nous étudié à l'école de communauté, Jésus Christ demeure : une continuité différente, une continuité mystérieuse. La tentation de séparer Jésus de l'Église est toujours aux aguets près de nous. Ainsi, la première chose que nous devons demander c'est de ne pas succomber à cette tentation, parce que la tentation protestante est toujours là : une si grande exaltation de Jésus Christ au point d'éviter toute « contamination » de Jésus Christ, de sorte que nous perdons Jésus Christ et Jésus Christ devient pour nous d'abord une inspiration, puis un ensemble de règles, une éthique, pour ensuite devenir rien du tout. Et avec don Giussani cela peut être la même chose : nous pouvons exalter don Giussani qui, au début, reste pour nous une

simple inspiration de nos pensées, pour ensuite devenir un ensemble de règles avec lesquelles nous nous aidons plus ou moins à cheminer pour, petit à petit, ne devenir plus rien.

Ainsi, lui-même nous a dit comment il demeure. Dans un texte que nous devons tous relire (il a été publié dans le dernier numéro de *Traces*), « Le sacrifice le plus grand est de donner sa vie pour l'œuvre d'un Autre » – don Giussani semble l'avoir écrit pour ce moment historique où nous nous trouvons – il nous a dit comment le charisme qui lui a été donné demeure : « Je peux disparaître – dit don Giussani – mais les textes que je laisse et la suite ininterrompue, si Dieu le veut, des personnes indiquées comme point de référence, comme interprètes authentiques de ce qui est arrivé en moi, deviennent l'instrument de correction et de re-suscitation. Ils deviennent instrument de moralité. La lignée des référents indiqués est la chose la plus vivante du présent parce qu'un texte peut, lui aussi, être interprété. Il est difficile de mal l'interpréter mais on peut l'interpréter. *Donner sa vie pour l'œuvre d'un Autre* implique toujours un lien entre le mot "Autre" [avec un "A" majuscule] et quelque chose d'historique, de concret, de tangible, de sensible, de descriptible, de photographiable, avec un prénom et un nom. Sans cela, c'est notre orgueil qui s'impose, et il est effectivement éphémère, mais dans le pire sens du terme. Parler de charisme sans historicité, ce n'est pas indiquer un charisme catholique. »⁸¹

Don Giussani lui-même nous a donc dit comment le charisme peut demeurer avec nous : à travers les textes, par lesquels nous devons essayer de nous identifier avec la proposition de la méthode et le contenu qu'ils renferment, et les personnes désignées comme points de référence, parce que notre compagnie a toujours été conçue comme une compagnie guidée.

Tel est le sens de ce qui est survenu le 19 mars, fête de saint Joseph, dans l'obéissance à la préférence exprimée par don Giussani, la Diaconie centrale de la Fraternité m'a élu président.

Indépendamment de celui qui incarne ce rôle au sein d'une direction de communion (maintenant c'est moi, demain cela peut être un autre), le but d'un référent est le service de cette espérance, de cette affection envers Jésus Christ, sans laquelle il n'y a pas d'espérance possible pour nous. Ainsi, la compagnie guidée vers le destin – nous dit le même don Gius dans le texte cité – devient pour chacun l'instrument de la moralité, c'est-à-dire la présence face à laquelle se joue notre liberté.

Comme nous l'avons appris à l'école de communauté, le problème des hommes est de résister à Sa logique. Alors, plus conscients que

jamais de notre fragilité, soutenons-nous les uns les autres dans la demande à la Vierge de ne pas résister à cette logique. Parce que « Il est venu un moment – disait don Giussani en 1991 – où l'affection entre nous a un poids spécifique directement plus grand qu'une clarté dogmatique, que la profondeur d'une pensée théologique ou l'énergie d'une gestion. L'affection qu'il est nécessaire d'avoir entre nous a une seule urgence : la prière à Jésus Christ, l'affection pour Jésus Christ. En effet, le moment est venu où le mouvement chemine exclusivement en vertu de l'affection que chacun de nous porte à Jésus Christ, que chacun de nous demande à l'Esprit d'avoir. »⁸²

Le mouvement continue ainsi en vertu de l'affection que chacun de nous porte à Jésus Christ. Pour nous soutenir en cela, il y a notre Fraternité.

L'une d'entre vous m'écrit une lettre et me pose une question sur la Fraternité :

« Tout a commencé il y a environ un an, lorsque mon mari a eu de graves problèmes au travail. Cela a provoqué une chaîne, une myriade de questions sur toute la réalité. Un soir, alors que nous bavardions, je lui ai posé une question : mais qui sont tes amis ? Lui m'a répondu : Pierre, Paul... Moi, le harcelant, je lui ai demandé : Mais avec qui partages-tu la vie tout entière ? De cette question, à laquelle il semblait ne pas y avoir de réponse, est partie une grande réflexion sur la Fraternité, très sérieuse parce que nous nous sommes rendu compte que notre groupe de Fraternité était quelque chose de très loin de la vie, des problèmes de tous les jours. Une série de faits qui se sont succédé (la mort de la maman de mon mari, notre fils qui s'est marié, l'autre qui a réussi le bac et qui est parti pour l'étranger) nous ont encore placés face à la question de ce qu'est notre maison, où notre moi trouve son édification, son appui et son soutien. Le travail de notre groupe est en substance identique à celui que l'on fait à l'école de communauté, avec ceci de plus lourd que l'on ne s'appelle pas, soit parce que le prier a des engagements ce jour-là, soit parce que le prêtre qui nous suit n'est pas disponible. Il arrive alors que l'on ne se voit pas et ne s'appelle pas pendant des semaines. Avec cela, nous avons toujours l'impression que notre amitié n'est pas ce qui nous constitue ni ce qui nous aide dans notre manière d'être dans la vie, au travail, avec les enfants ou les neveux. Au contraire, ceux-ci viennent toujours avant et tous leurs besoins sont comme un obstacle à être en rapport avec eux. La question est inévitable : à quoi sert le groupe de Fraternité ? Il est vrai que, de notre part, il y a aussi une déception subtile, mais inévitable, comme un manque

d'énergie, de vouloir repartir avec ces personnes. Entre-temps, aiguillonnés par la nécessité, nous avons noué un rapport d'amitié avec d'autres personnes avec lesquelles nous nous voyons presque régulièrement lors de dîners pour discuter, bavarder de tout. Je ne sais pas comment cela peut s'appeler, mais cela nous aide ».⁸³

C'est un exemple qui nous aide à comprendre, ou nous donne l'opportunité d'expliquer ce qu'est la Fraternité.

La Fraternité, le groupe de Fraternité... la Fraternité tout entière nous aide à vivre – nous dit don Giussani dans le livre le moins lu – « est une aide à vivre notre conversion à Jésus Christ, parce que l'essence de l'expérience du mouvement est que la foi est tout, que reconnaître Jésus Christ est tout dans la vie. [...] Adhérer à la Fraternité, donc, n'est pas adhérer à autre chose, mais prendre conscience de sa propre participation et de sa propre responsabilité dans l'expérience du mouvement. S'inscrire à la Fraternité, c'est comme dire : "Je suis du mouvement, je vis, j'entends vivre l'expérience du mouvement". Comme telle, en tant que telle, la Fraternité n'ajoute rien, excepté cette amitié et cette [je veux souligner cette expression que j'aime tant] trame de relations qui nous soutient. »⁸⁴

La Fraternité, le groupe de Fraternité, est une *trame de relations*, non pas une deuxième école de communauté. Il peut arriver que l'on se réunisse, mais si l'on demande : « Mais avec qui partages-tu la vie ? », qu'il n'y ait pas de réponse. Le groupe de Fraternité n'est pas une réunion en plus : c'est cette trame de relations qui soutient la vie. Si ce n'est pas ça, cela ne sert à rien, parce que nous n'avons pas besoin d'une réunion de plus, nous avons besoin d'une trame de relations qui nous accompagne dans la vie, qui nous soutienne dans la vie, avec qui partager la vie, avec qui partager les besoins.

Et cette trame de relations n'est pas là pour m'épargner le drame de mon rapport avec le Mystère (je ne veux pas que quelqu'un m'épargne le drame de dire « toi » à Jésus Christ chaque matin, je veux le dire moi), mais pour susciter continuellement ce drame. Parce que sans un lieu tel que celui-là, une trame de relations telle que celle-là, le Mystère reste étranger, et vainc alors la mentalité moderne où le Mystère est étranger et où toute l'espérance déçoit.

Nous avons besoin d'un lieu tel que celui-là, parce que sinon notre compagnie devient utopie, c'est-à-dire que très souvent l'image que nous avons de la compagnie est celle d'un lieu qui mécaniquement nous épargne le drame de vivre, au lieu de le susciter continuellement.

Nous avons besoin – comme nous l'avons entendu dire ce matin par des amis du lycée politecnico – d'un lieu, d'une trame de relations, qui

nous mette en mouvement, parce que la rencontre avec Jésus Christ se manifeste précisément dans le fait qu'est suscité le désir, qui donne en même temps une impossible sérénité. Sinon, nous attendons tout de la mécanicité de la compagnie, contre laquelle don Gius dit qu'il lutte. Ainsi arrive-t-il que la compagnie devient un asservissement.

Je termine en lisant – pour voir que c'est horrible – un texte de Grossman qui décrit bien comment une compagnie peut être notre tombe : « C'était doux d'être inébranlable. En jugeant les autres, il affirmait sa propre force intérieure, son idéal, sa pureté. En cela résidait son appui, sa foi. Pas une seule fois il ne s'était soustrait à la mobilisation du parti. Il avait renoncé de bon gré au salaire maximum des fonctionnaires du parti. Pour lui, l'affirmation de soi consistait dans le sacrifice de soi. »⁸⁵

Il est possible que nous participions à tout et que l'affirmation ultime de nous-mêmes soit le sacrifice de notre cœur au nom de la compagnie. Il y a une modalité d'être à la maison, d'appartenir au parti, où l'affirmation de soi, l'affirmation ultime du moi comme mesure, est de tuer le moi, est de tuer le cœur. Si une compagnie est comme cela, elle va contre le moi, elle va contre ce qui est bien pour nous, elle va contre l'homme.

« Il allait travailler – poursuit Grossman – il allait aux réunions de collègue du commissariat du peuple, au théâtre, et quand le parti l'avait envoyé à Yalta pour se soigner, il se promenait sur le rivage avec toujours sa vareuse et ses bottes. Il voulait ressembler à Staline. En perdant le droit de juger, il se perdait lui-même. Et Rubin devinait cela. Presque tous les jours, il faisait allusion à la faiblesse, à la lâcheté, aux désirs mesquins qui s'infiltraient dans l'âme "concentrationnaire" ».⁸⁶

Marie, « tu es la certitude de notre espérance ». Nous ne sommes pas condamnés à ce que nous venons de lire, parce que la Vierge a atteint cette plénitude, l'une d'entre nous a atteint cette plénitude de vie à laquelle nous sommes tous appelés. Le fait que l'une d'entre nous l'ait atteinte veut dire que c'est pour tout le monde. Parce qu'elle est la certitude de notre espérance : c'est pour tout le monde, c'est pour chacun de nous, pour toi et pour moi.

Dimanche 1^{er} mai, le matin

■ ASSEMBLÉE

À l'entrée et à la sortie du salon :

Sergueï Rachmaninov, Divine liturgie de saint Jean Chrysostome, op. 31.

V. Poljanskij – The Russian State Symphony Cappella

« *Spirto gentil* » (Universal)

Don Pino. Au début d'une nouvelle journée, quelles que soient les circonstances que nous ayons à traverser, ce qui est important, c'est le pas en avant que nous accomplissons vers notre destin de bonheur total. « Ô Vierge Sainte, tu es la certitude de notre espérance ! ». Pourquoi ? Parce que tu nous rends plus familière, maintenant, la douce présence de Jésus Christ, le Destin qui vient à notre rencontre, qui nous embrasse et qui nous accompagne tout au long du fascinant chemin de la vie, pas après pas.

Angélus

Laudes

Julián Carrón. Vous avez trouvé sur vos chaises une petite image de don Giussani avec cette phrase de saint Grégoire de Naziance qu'il nous a appris à aimer : « Si je n'étais pas tien, ô mon Jésus, je me sentirais une créature finie ». ⁸⁷ Cette phrase vient à propos, surtout parce qu'elle résume bien ce que nous avons essayé de dire au cours de ces Exercices, parce que si nous n'étions pas à Jésus Christ (« Si je n'étais pas tien »), nous finirions enfermés dans nos limites et donc sans souffle, étouffés dans les circonstances comme dans une tombe. Mais Jésus Christ est toujours pour nous le point de fuite : merci d'être là, parce que sinon je serais toujours comme encastré dans mes limites. Pour cela, la retrouver chaque fois dans les pages d'un livre ou dans le livre des Heures est une aide face à notre fragilité, et pour nous rappeler cela.

Le cardinal Scola nous a envoyé ce message :

Très chers amis, comme l'affirme Péguy, poète que nous aimons tant, pour espérer, il faut être heureux et pour être heureux, il faut avoir reçu

une grande grâce. Les deux derniers mois nous révèlent quelle a été la grâce que Dieu nous a faite. La disparition de don Giussani d'abord, ensuite celle de Jean-Paul II et, enfin, l'élection de Benoît XVI. La grâce de Dieu passe à travers notre condition d'hommes faits d'une âme et d'un corps. Notre vie est toujours de ce fait un mélange de douleur et de joie. Les saintes morts auxquelles nous avons pris part ont exprimé une douleur déjà marquée par la gloire. Benoît XVI, en nous parlant de « couperet », nous a témoigné la nécessité de la « blessure de l'acceptation ». Pour être vraie, la joie nous demande contrition et changement.

Notre espérance ne sera pas déçue si, de manière personnelle et communautaire, nous nous faisons responsables de ces grands cadeaux : humbles témoins du charisme amoureux de Jésus Christ auquel, grâce à don Giussani, il nous a été donné de participer pour le bien de l'Église et au profit de « chacun de nos frères les hommes ». Dans le Seigneur, je vous salue et vous bénis.

Giancarlo Cesana. Nous avons regardé les questions, nous les avons rassemblées et avons regroupé certaines par thèmes. Le premier groupe, qui correspond à la large majorité des questions posées, nous dit ceci : « Que deviennent les désirs partiels ? ». Beaucoup ont perçu une opposition entre les désirs partiels, les petits désirs, et le désir-désir de la totalité. « Don Giussani nous a toujours appris à ne rien délaissier de ce qui est humain et nous avons considéré ces désirs comme des signes, comme des introductions au Mystère, mais aujourd'hui on nous a dit que nous risquions de devenir les victimes de la dictature des désirs. Pourquoi ? Comment ces désirs se situent-ils exactement par rapport au désir constitutif du moi ? ». Et ensuite : « Dans la vie de tous les jours, nous avons des rêves et des projets : nous est-il demandé de renoncer à cela ? Et comment la compagnie chrétienne peut-elle nous aider à ouvrir tout grand nos désirs particuliers au Mystère ? ». Ou encore : « Qu'implique, dans le travail éducatif, que les désirs soient toujours partiels ? ».

Julián Carrón. Comme le disait Pavese, ce qu'un homme recherche dans les plaisirs est un infini, et personne ne renoncerait jamais à l'espérance d'obtenir cet infini. Si nous regardons en face cette phrase de Pavese, elle nous aide à comprendre ce que nous avons essayé de dire.

Ce que nous recherchons dans les plaisirs, dans les choses concrètes, c'est l'infini, le désir est toujours celui de l'infini, c'est toujours un désir de totalité, mais cet infini nous appelle toujours à travers des choses

concrètes ; les choses concrètes ne sont pas des désirs, ce sont des choses concrètes qui suscitent le désir de totalité : en cela, les choses sont signes, mais le désir est toujours celui de la totalité.

Bien souvent, nous réduisons le désir à une image, au rêve, mais le fait que ce n'est pas ce que nous désirons vraiment se manifeste dans le fait que bien des fois nous parvenons à obtenir ce que nous désirons et qu'ensuite nous continuons à désirer ; pourquoi ? Cela veut dire que bien souvent l'image avec laquelle nous pensons remplir ce désir de totalité est une image qui ne répond pas au désir, parce que le désir est toujours celui de la totalité.

Ce que nous recherchons dans les plaisirs est toujours un infini. Nous, il nous intéresse de comprendre cela, parce que sinon nous nous mettons en colère contre tous les plaisirs, contre toutes les belles choses de la vie, parce qu'elles sont toutes là pour susciter ce désir, et heureusement que tu es là, Jésus Christ, parce que sans Jésus Christ je serais une créature finie et nous serions toujours déçus. Ainsi, tout ce que nous rencontrons, tout ce qui nous plaît, nous ouvre, suscite toujours en nous ce désir de totalité, et nous devons le comprendre, parce que l'infini vient à notre rencontre seulement à travers des créatures, des choses concrètes, mais ce à quoi elles nous renvoient est toujours le Mystère, l'Infini. Tout est signe de Lui.

Ainsi, puisque bien souvent nous nous arrêtons là, nous identifions le désir avec l'image d'accomplissement que nous avons en tête. En quoi consiste le travail éducatif, en quoi consiste l'aide réciproque ? À ouvrir toujours au Mystère, c'est-à-dire à respecter la nature de la réalité comme signe.

Tout ce qui nous a toujours fascinés chez don Giussani, c'est qu'il nous ouvrait toujours, qu'en parlant des choses concrètes, il nous ouvrait continuellement au Mystère, qu'il nous ouvrait le cœur, et que nous repartions différents. Nous nous aidons si, continuellement – lorsque nous parlons entre nous, lorsque nous bavardons, lorsque nous prenons un café ensemble, lorsque nous nous disons nos préoccupations – nous nous ouvrons à cela. Sinon, nous étouffons dans nos limites, car ce que nous cherchons toujours – et cela avant n'importe quelle décision – est l'Infini ; ou bien nous comprenons cette dynamique, ou bien nous nous heurterons toujours à un mur. Pour cela, don Gius nous parlait toujours du point de fuite ; sans point de fuite, si tout ne nous ouvre pas au Mystère, la vie devient une tombe, et lui nous a toujours dit : nous avons écrit *Le Sens religieux* justement pour nous éduquer au Mystère, pour nous éduquer à cette manière de concevoir le moi comme ouverture tota-

le au Mystère. Et c'est nous qui avons écrit *Le Sens religieux*, disait-il, parce que tout ce qu'il désirait, c'était cela. En effet, l'idéologie (et dans ce sens nous sommes modernes), c'est que nous nous renfermons dans nos limites et que le Mystère nous est étranger.

La portée culturelle de Giussani est celle-ci : répondre au vrai défi de la modernité qui a détaché le Mystère du moi. Chez saint Augustin, le mystère est une partie du moi : tu nous as fait pour toi, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose pas en toi. Chez saint Augustin, le Mystère faisait encore partie de la conception du moi, mais pour nous, ce n'est plus comme cela. C'est pour cette raison qu'un travail éducatif est nécessaire. Si nous ne faisons pas ce travail, nous nous ensablons toujours et la vie devient de plus en plus difficile à vivre, à supporter. Voilà le défi devant lequel nous sommes.

Giancarlo Cesana. Je fais une application de ce que Carrón a dit. Pardonnez-moi si je suis au ras des pâquerettes, mais je suis conforté par le fait qu'un soir, j'étais à dîner avec don Giussani, il mangeait des pommes de terre et il m'a dit : « Tu vois, quand je parle de Dieu, c'est comme lorsque je parle de ces pommes de terre. ». Ainsi, partons d'un désir petit mais qui caractérise certains d'entre nous : « Je veux maigrir » et c'est un petit désir qui, en soi, pourrait aussi ne pas être un désir, mais être un programme : « Je veux maigrir, je ne mange plus, je maigris ». Cela commence à être un désir lorsque je n'y arrive pas. Parce que tout le problème est là, c'est-à-dire que le désir est tel parce que sa réalisation ne dépend pas de toi, sinon, ce n'est pas un désir : c'est un projet, un programme, une initiative, c'est un acte de la volonté, c'est un geste de puissance, mais pas un désir.

D'autre part, quand tu dis « Je veux maigrir », ce n'est pas que tu veuilles maigrir simplement pour maigrir, tu veux maigrir pour être mieux, pour être plus beau, pour être plus athlétique, pour faire plus, pour vivre plus, pour la totalité, non pas pour une chose partielle, à tel point que, lorsque tu as maigri, ce n'est pas que tous les problèmes sont terminés, au contraire, le fait de maigrir peut être le résultat d'un problème : tu as le cancer. Et tu ne te dis pas : « Pour maigrir, je veux avoir un cancer ». C'est clair ? Donc, ce n'est pas seulement lorsque tu tombes dans ses bras à elle, mais aussi lorsqu'elle tombe dans tes bras, ce n'est pas que tous tes problèmes soient résolus parce qu'elle est tombée dans tes bras, parce qu'il y a aussi cette autre, il y a les enfants...

Donc, chaque désir particulier contient la tension vers la totalité. Si tu veux aller au sommet d'une montagne, tu ne peux pas prendre tous

les petits chemins qui te plaisent, parce que sinon, lorsque tu arrives en haut, il fait nuit et tu ne vois plus rien. Ainsi, tout ce qui t'est donné dans la vie, chaque désir particulier qui t'est donné dans la vie, c'est pour comprendre le but pour lequel tu vis. Si tu tombes amoureux d'une autre femme, c'est pour aimer plus ta femme, alors tu ne dois rien oublier de ce qui arrive, mais surtout tu ne dois pas oublier le but pour lequel tu existes. Ainsi, si tu veux maigrir, tu ne peux pas faire comme tu veux toi, c'est-à-dire maigrir en mangeant, mais tu dois maigrir selon ce que te dit un autre, parce que le désir, l'accomplissement du désir, comme l'a dit Carrón à juste titre, il y a « la dictature du désir » parce que nous pensons que nos désirs sont des images que nous avons. Le vrai désir, au contraire, est ce que nous désirons, mais qui peut être accompli par un autre.

En effet, le vrai drame que l'on ne comprend pas en devenant adulte, c'est que pour changer, il faut se faire contrôler, c'est-à-dire se remettre entre les mains d'un autre. Si tu dis un mensonge et deviens tout rouge, la fois suivante tu ne le dis pas. Tu dois t'exposer, tu dois te mettre entre les mains d'un autre. C'est pour cela qu'il y a la compagnie, pour que tu te mettes dans ses mains. Cela te change. Ainsi, tu es obligé de suivre un autre, et c'est cela le principe du Mystère. Lorsque nous disons Mystère, nous disons une chose que nous voyons et que nous ne possédons pas, c'est-à-dire nous disons un Autre qui nous change. C'est là que commence tout le problème de la vie, mais nous le verrons après, parce que se mettre entre les mains d'un autre, ou bien c'est de l'esclavage, ou bien c'est le salut, mais pour que ce soit le salut, les mains de l'autre doivent être des mains qui se tendent vers moi en tant que lui-même dépend d'un Autre. Le Mystère est le fait que notre vie dépend d'un Autre. Ça c'est le problème.

Deuxième problème : celui du manque. « C'est vrai que ce n'est pas moi qui dois déterminer les modalités par lesquelles l'espérance se réalise, pourtant, face à l'expérience de la déception quels sont les signes dans le présent qui maintiennent l'espérance éveillée ? », « Dans une expérience d'insatisfaction, où il manque le Mystère dans les choses que tu goûtes, que veut dire : "le manque est une ressource et non un obstacle" ? », « Avoir continuellement soif de Jésus Christ signifie-t-il que nous ne serons jamais heureux ? », « Il a été dit que, comme pour Jésus, la mort de don Giussani est à notre avantage. Sa présence parmi nous m'a été évidente, mais l'avantage de sa mort a été beaucoup moins clair. »

Julián Carrón. Partons de la déception. Bien souvent, lorsque nous sommes déçus, celle-ci nous ferme, nous arrête : nous sommes déçus, point, c'est fini. Mais même lorsque nous arrivons là, notre moi ne s'arrête pas, parce que nous ne pouvons pas nous en empêcher ; notre moi demande : « Pourquoi ? Mais pourquoi ? Mais pourquoi la vie est-elle ainsi ? ». Si nous nous fermons dans la déception, c'est comme quelqu'un qui renonce à cette énergie qui est dans le moi, qui pousse à demander, à demander le pourquoi. Bien souvent, face à la déception, nous décidons de nous arrêter là. Mais pour nous arrêter, il faut que nous décidions de nous arrêter, parce qu'en nous-mêmes tout nous pousse. Même lorsque tu as mal aux dents, qui est un mal, la douleur te pousse à aller chez le dentiste. Lorsque nous disons : « Seule la beauté me pousse », ce n'est pas vrai : le mal aux dents aussi te pousse, la déception aussi te pousse à aller plus loin, parce que la déception ne correspondra jamais. Alors nous devons arrêter de dire, lorsque quelque chose de négatif arrive : « Non, maintenant ça suffit ». Même ce qui est négatif, même la douleur suscite la demande, et comment ! Parce que pour continuer à vivre, on a besoin d'une demande, on a besoin de répondre à ce drame. Ainsi, la déception est un point de départ. Nous sommes déçus : commençons à partir de là, partons de là, et nous commençons à demander.

Quels sont les signes qui maintiennent l'espérance présente dans cette situation ? Même dans la déception, tu ne peux arrêter Jésus Christ. Tu ne peux arrêter le fait qu'un autre entre, que la journée te frappe, que la beauté de la réalité te concerne, et puis tu rencontres quelqu'un d'autre... La Samaritaine avait eu cinq maris, elle était déçue, mais elle n'a pas pu éviter de se confronter avec un autre qui l'a réveillée complètement.

Quel est le premier signe, dans cette situation de déception, que Jésus Christ ne s'arrête pas et qu'il continue à intervenir dans notre vie ? Dans quel sens puis-je comprendre qu'il y a un signe qui est présent ? Il me réveille, et moi, même dans la situation la plus grave, je ne peux éviter que cela survienne et je me réveille à nouveau. Comme nous le voyons dans l'Évangile : la veuve de Naïm, qui accompagne son fils au tombeau et qui rencontre un homme qui lui dit « Ne pleure pas ! » et tout recommence.

Quel est le signe qui nous fait garder l'espérance ? Que cela continue à survenir dans les modalités les plus variées, parce que cela veut dire que Jésus Christ continue, qu'il reste, qu'il demeure présent dans l'histoire à travers un signe. Pour cela, le manque est une ressource dans

le sens que, une fois que j'ai rencontré Jésus Christ, quand Jésus Christ me manque c'est comme quelque chose qui me pousse à faire mémoire de Lui.

Je donne toujours l'exemple de la nostalgie. La nostalgie est le signe que la personne aimée te manque. La nostalgie est-elle un bien ou non ? Lorsque vous aimez votre mari, ou votre femme, ou vos enfants, percevez-vous le fait qu'ils vous manquent comme un bien, comme une ressource, ou bien comme un malheur ? Le jour où ils ne vous manquent plus, commencez à vous faire du souci !

Alors, pour celui qui a rencontré Jésus Christ, la nostalgie, le manque de Jésus Christ est une ressource. Et nous tous qui sommes ici, nous avons rencontré Jésus Christ et le fait que Jésus Christ me manque est une ressource, parce que sinon j'oublierais tout le jour, et je suis reconnaissant que tu me manques. Je commence à me préoccuper lorsque passe la journée sans que tu me manques parce que cela veut dire que Jésus Christ n'est rien pour moi, que Jésus Christ a disparu de ma vie, du traintrain quotidien, des choses concrètes, que je ne me le suis pas même rappelé une seule fois, qu'il ne m'a pas manqué une seule fois. Voilà le drame.

Alors le manque, pour celui qui a rencontré Jésus Christ, est une ressource et non une difficulté. C'est cela qui permet à Jésus Christ – lorsqu'il me manque et que je me tourne de nouveau vers Lui – de répondre.

« Alors avoir continuellement soif de Jésus Christ signifie-t-il que nous ne serons jamais heureux ? ». Non, c'est le contraire : justement parce que j'ai soif, justement parce que j'éprouve de la nostalgie, je peux continuellement Le retrouver et ainsi sentir Sa présence à chaque fois comme nouvelle. Le jour où il ne me manque plus, comme le jour où mon mari ou ma femme ne me manque plus lorsque je rentre chez moi et qu'il est là comme un meuble : nous ne nous rendons même pas compte qu'il est là, nous n'accusons pas le contrecoup de sa présence, moins que celle d'un chien... Est-ce cela que nous désirons comme ce qu'il y a de mieux dans la vie ? Dites-moi si c'est vraiment ce que vous désirez.

Je peux accuser le contrecoup, pour qu'à chaque fois Sa présence soit nouvelle, devienne nouvelle : pour cela, je me rebelle à chaque fois contre ceux qui veulent m'ôter le drame. Je veux être avec toute ma personne, avec vous maintenant, et je veux dire « Tu » à Jésus Christ de tout mon être, comme chacun veut qu'un autre lui dise « Je t'aime » de tout son être, que cela ne soit pas formel. Nous voulons cela, et cela ne veut pas dire ne pas être heureux, mais c'est être heureux. Comme le

disent les Allemands, « la vie éternelle est faite des premières gorgées de bière, parce que la première gorgée est la meilleure », et alors pour nous, lorsque nous en sommes à la centième, eh bien, la bière a perdu de sa saveur, elle n'a plus la fraîcheur du début.

Si vous oubliez que dire « Tu » à Jésus Christ est toujours une nouveauté chaque matin, vous perdez le meilleur de la journée. Je ne veux pas m'habituer mécaniquement à cela. Même si c'est seulement le début parce que l'accomplissement total est dans la vie éternelle, la vie éternelle est la vérité de cette vie et moi, comme une gorgée, je peux commencer à en faire l'expérience à chaque instant. Voilà la densité de l'instant, dont nous a toujours parlé don Giussani. L'instant a une densité que nous perdons s'il devient formel. Pour cela, je veux que personne ne me l'épargne, je veux que ce soit moi qui accuse le contrecoup de Sa présence chaque matin, je ne veux pas être un caillou qui ouvre les yeux et ne se rend pas compte qu'il existe ; moi je veux exister, et je veux être avec tout mon être dans ce que je fais, je veux être ici avec tout mon être, parce que sinon je dois toujours attendre que finisse ce que nous faisons pour commencer à vivre : nous ne coïncidons jamais avec nous-mêmes, et ça c'est une infortune.

Giancarlo Cesana. Sur le manque, je me rappelle avoir été grandement aidé en lisant la rencontre que fit don Giussani avec les jeunes de Jeunesse Étudiante : « Un lieu où dire moi avec vérité », où il dit au début, d'une manière vraiment très curieuse : « Je me suis rendu compte de manière aiguë de l'existence de Dieu lorsque j'étais au séminaire et que, en entendant la fameuse *Favorite* de Donizetti, me vint une nostalgie si grande que je compris que ce dont j'avais la nostalgie existait. » Si une chose te manque cela veut dire qu'elle existe, sinon elle ne te manquerait pas. Si tu me manques, cela veut dire que tu existes et, en effet, nous préférons tous être amoureux qu'être indifférents, et ta femme préfère te manquer, et non que tu sois heureux parce qu'elle ne te manque pas.

Et c'est la même chose pour la question de savoir si nous ne serons jamais heureux avec Jésus Christ. J'ai lu une citation de saint Ephrem le Syriaque : « Lorsque tu as soif et que tu vas à la source, tu ne dois pas prétendre épuiser la source, parce que le goût est dans le boire. Si tu épuises la source, tu ne pourras plus boire. » Jésus Christ est cela. Le mystère de Jésus Christ, le mystère de cette présence, est la possibilité de boire. Sinon, quel goût y a-t-il ? Il n'y a pas de goût, parce que le goût, la satisfaction, est dans le boire, non ? Pas dans le fait d'avoir

soif. Avoir soif, c'est le désir, le malaise, ce que nous avons dit avant, et puis l'on boit, alors nous ne devons pas prétendre épuiser la source mais nous devons être heureux que la source continue de couler parce qu'ainsi nous pourrions toujours boire ; je pense qu'au paradis ce sera ainsi, non ?

Julián Carrón. Le problème, c'est que nous avons peur que la source s'épuise.

Giancarlo Cesana. C'est vrai.

Julián Carrón. Le véritable problème, c'est la peur. Parce que votre enfant n'a pas ce problème, il n'est pas soucieux de savoir s'il mangera ce soir : vous êtes là et il est tranquille. Nous prenons peur parce que nous ne sommes pas certains que la source sera toujours là.

Giancarlo Cesana. Oui. À propos de la mort de don Giussani, l'avantage est analogue à ce qui est arrivé pour les disciples avec Jésus : « C'est votre intérêt que je parte ». Nous l'avons lu aussi sur la petite image : don Giussani a donné sa vie pour nous. Nous sommes appelés à faire devenir nôtre ce qu'il nous a communiqué. Pour les disciples, lorsque Jésus est monté aux cieux, Jésus est devenu leur, c'est-à-dire que ce qu'ils avaient rencontré était leur. C'est douloureux parce que cela passe à travers une diminution, c'est douloureux mais c'est le passage qui remplit la vie. Pour qu'il puisse commencer, l'enfant a besoin que son père s'arrête, sinon il ne commencera jamais. Si tous les industriels ne mourraient jamais, pensez à leurs enfants : ils ne commenceraient jamais l'entreprise. Cela doit devenir tien : dans ce sens, c'est à ton avantage. « C'est votre intérêt que je parte », parce que cela doit devenir nôtre et maintenant c'est à notre tour, c'est sûr, c'est à notre tour.

Julián Carrón. Ce que don Giussani nous a communiqué continue, et c'est Jésus Christ, et c'est Lui qui permet de continuer le parcours.

Giancarlo Cesana. « Pourquoi ne parvenons-nous pas à nous lier d'affection à ce que nous connaissons, ce qui fait que la connaissance reste une idée et l'affection un sentiment ? ».

Je me permets de dire tout de suite une chose : le problème de nos désirs, c'est que ce sont des désirs sans affection. Affection, « être affec-

té par », veut dire être frappé ; s'affectionner signifie être possédé, c'est-à-dire que toi, que moi j'aime, tu me possèdes. Voici l'affection : je suis lié à ce que je cherche et à celui qui peut donner la réponse. Le désir sans affection n'est rien, c'est un jeu, c'est un rêve, une illusion, une construction, une abstraction et, en général, une violence.

Julían Carrón. Cela reste une idée parce que Jésus Christ, pour nous, est une abstraction. Il y a quelques semaines, un petit groupe d'étudiants de l'université de la Statale ont chanté *Lela* ; à un moment donné, nous commençons à bavarder et ils posent des questions. Les choses telles qu'elles s'étaient produites avec ce chant ne m'allaient pas et à un certain moment, je les arrête et je dis : « Que vous est-il arrivé en écoutant ce chant ? » Ils ont commencé à dire des idées abstraites, comme si cela n'avait rien à voir, rien ne leur était venu à l'esprit avec ce chant, sauf à un qui a dit : « Cela m'a fait pensé à ma copine ». Tous les autres ont pensé à des idées ; le seul qui ait dit quelque chose de concret était celui-là.

« À moi, c'est Jésus Christ qui manquait » leur ai-je dit. Et une fille a dit : « Mais toi, quand tu dis Jésus Christ, tu le dis d'une manière qui ne m'est pas habituelle ». Voilà la question. Il ne nous manque pas, il ne nous manque pas lorsque nous chantons, c'est une abstraction. Le fait que Jésus Christ n'est pas une imagination de ma part, on le voit au fait que personne ne pense à Jésus Christ ; même s'ils sont tous du mouvement, cela ne leur vient pas à l'esprit... lorsqu'ils entendent une chanson et que tu leur poses la question : « Mais qu'est-il arrivé ? », personne n'imagine Jésus Christ, cela ne leur vient même pas à l'esprit, ils disent des choses abstraites. Le seul à dire des choses concrètes est celui à qui manque quelque chose de concret, sa copine, et celui pour lequel Jésus Christ n'est pas une abstraction.

Jésus Christ reste une idée et l'affection un sentiment, mais elle n'existe pas ; pour que l'affection soit un lien avec Jésus Christ, il faut que Jésus Christ soit réel. Sans cela, il n'y a pas d'affection qui nous lie à Jésus Christ, et il ne nous manque pas. C'est cela le travail, le parcours auquel nous avons été introduits, auquel nous sommes toujours rappelés ; pour que cela devienne vraiment réel, il faut un travail, il faut partager une vie. Mais si chaque fois qu'une chose arrive, au lieu de commencer par Jésus Christ, nous pensons à tout sauf à Jésus Christ, comment devient-il réel ? Mieux : comment devient-il familier ? Parce que réel, il l'est, ce n'est pas qu'il devienne réel parce que je dis qu'il est réel. Il est réel, le problème c'est qu'il est pour nous une abstrac-

tion. Il devient familier si je commence à l'introduire lorsque je parle des pommes de terre, il a à voir avec les pommes de terre, avec la chanson, avec le soleil couchant, avec la vie, avec le fait de se lever le matin, il a à voir avec tout, parce qu'à un moment donné, comme une personne aimée est entrée dans ta vie, petit à petit il a à voir avec tout : tu n'as pu éviter de te lever le matin, d'ouvrir les yeux, sans qu'il te saute aux yeux comme la première chose à laquelle tu pensais. Ce n'est pas toi qui a créé cette personne, mais cette personne t'est devenue familière, à un moment donné. Le problème, c'est que Jésus Christ – qui est là, qui est réel comme cette personne – devienne familier, et pour cela il faut partager une vie, il faut une familiarité, parce que sinon c'est la dernière chose à laquelle nous pensons.

Pour cela, mes amis, il faut un travail, comme nous l'indique toujours don Giussani, il faut l'introduire en toute chose, Le reconnaître en toute chose, lorsqu'il disait : « Je vois tout ce que vous voyez, mais vous, vous ne voyez pas ce que moi je vois ». Ce qui nous manque, c'est de voir Jésus Christ comme il le voyait lui, en parlant des pommes de terre, et ça, c'est le travail à faire, parce que nous restons toujours dans l'apparence, mais la substance des choses nous fuit, elle ne nous est pas encore familière.

Giancarlo Cesana. Et en effet, il y a la question cruciale : « Que veut dire : “Jésus Christ lui-même est la forme de la réponse au désir de l'homme, c'est-à-dire non seulement la réponse, mais la forme, la modalité, de la réponse” ? ».

Personnellement, cette affirmation m'a vraiment provoqué. Avant tout, elle m'a poussé à me demander qui est Jésus Christ, et Jésus Christ est Dieu qui s'est fait homme et qui a donné sa vie pour nous et qui a vaincu la mort, c'est-à-dire la confirmation de tout le positif que nous sentons et percevons dans l'existence, et cette confirmation se réalise à travers un embrassement qui m'est adressé à moi. La victoire de Jésus Christ sur la mort est le peuple chrétien, ce peuple qui – quoiqu'il arrive – ne m'a jamais abandonné, ne m'abandonne jamais. Et en effet, nous ne devons pas seulement penser Jésus Christ comme forme de la réponse qui nous est faite, la forme de notre réponse doit être selon Jésus Christ : avec tes enfants, elle doit être selon Jésus Christ, avec tes amis, avec la Fraternité, parce que ce que tu désires, les autres le désirent aussi. Lorsque don Giussani dit : « La victoire de Jésus Christ est le peuple chrétien » c'est parce qu'il était là lui, comme moi je suis ici maintenant, à vous regarder vous qui êtes devant moi. « La victoire de

Jésus Christ est le peuple chrétien » est le signe, cette unité est le signe de cette victoire, et l'embrassement qu'il vous adresse est la promesse. Parce que je ne suis pas un visionnaire, c'est clair ? Je n'ai pas vu Jésus qui se promenait devant moi, moi je vous ai vus vous, et vous êtes la promesse de cela. Je me sens possédé par vous mais je ne pourrais pas tolérer d'être votre esclave. Donc, vous aussi vous devez être possédés par Celui qui me possède.

Julián Carrón. Que Jésus Christ soit la forme de la réponse, que ce soit Lui la forme de la réponse, si nous y pensons un instant, nous le comprenons très bien à partir de l'expérience d'un rapport, d'un amour. Ce n'est pas ce que l'autre te donne, les choses qu'il te donne ou non. La réponse à ce désir d'être aimé ne peut avoir d'autre forme que la personne elle-même. Si elle te donne tout mais n'a pas d'intérêt pour toi ou si elle n'est pas près de toi, à quoi te sert tout le reste ? À quoi te sert-il qu'elle te fasse un cadeau ? Regardez la vie : la femme est là, le mari lui donne tout, mais il ne lui donne pas un instant de lui-même.

La forme de la réponse à cette exigence d'être aimé n'est pas d'offrir des vêtements, des bijoux, etc., mais c'est presque indépendant de tout cela : « Pourquoi ne restes-tu pas avec moi ? ». La forme de la réponse est celle-là. La réponse à notre besoin est Jésus Christ, Sa présence, Sa douce présence. Sans cela, même si j'ai tout, comme bien des gens, je suis malheureux. Le drame d'aujourd'hui, c'est que la plupart des gens ont tout, comme me le racontait l'une des mes amies médecin en Espagne ; l'un de ses patients lui disait : « Demandez-moi, demandez-moi, j'ai tout : une femme très belle, un travail extraordinaire, une maison fantastique... j'ai tout, mais pourquoi ne suis-je pas heureux ? ». Voilà la question. Comme disait une femme : « J'ai tout, et pourquoi ne suis-je pas heureuse si toi tu me manques ? ». Parce que la forme de la réponse est la présence de l'autre. Ou bien nous pensons ces choses, ou bien nous glissons toujours sur ce qui est secondaire.

C'est Lui, et pour cela, si nous ne comprenons pas que ce que nous désirons, que la nature de notre désir est le désir de totalité, et que c'est seulement Lui qui peut accomplir ce désir de totalité, comme c'est seulement la personne aimée, et pas ce qu'elle te donne, qui peut accomplir le désir d'être aimé, nous ne comprenons pas et il reste toujours comme la tristesse de tout le reste. Mais si ce qui accomplit c'est qu'Il soit là, ce n'est pas nous qui décidons de la forme. Parce que le mari peut dire : « Mais pourquoi n'es-tu pas satisfaite ? Si je te donne tout : bijoux, vêtements, voyages... je te donne tout, mais pourquoi ne te

contentes-tu pas de cela ? ». « Parce que je ne peux pas décider de me contenter de cela : la forme, la forme qui me correspond n'est pas celle-là ».

Nous ne devons pas nous arrêter, nous devons chercher à nous faire des exemples pour comprendre ce qui nous manque, et c'est un travail, parce que sinon nous restons toujours en suspens, comme si Jésus Christ s'était moqué de nous, alors que c'est le seul qui nous prenne au sérieux, c'est le seul qui nous donne la réponse appropriée à notre besoin. « Si je n'étais pas Tien, ô mon Jésus, je me sentirais une créature finie. »

Giancarlo Cesana. « Tu nous as dit que la Fraternité nous est donnée comme soutien, une trame de relations qui nous soutient dans la vie : que veut dire partager la vie ? ».

On partage la vie lorsqu'on se met en jeu soi-même, son propre destin, le sens pour lequel on vit. Il suffit d'un regard, d'un signe, d'un mot, d'un geste discret, d'une indication.

Julián Carrón. C'est pour cela que j'aime beaucoup cette expression : « trame de relations » qui empêche de concevoir la Fraternité comme une école de communauté bis, comme un bis de l'école de communauté. Ce dont nous avons besoin, ce n'est pas d'une réunion en plus, mais nous avons besoin d'une trame de relations qui soutienne la vie, avec qui partager sa vie.

J'ai compris cela clairement en enseignant à Madrid, parce que – je ne sais pas si je vous l'ai raconté – j'enseigne à la première et à la quatrième année de théologie ; à la première année, ils me posent toutes les questions possibles et imaginables et j'essaie de répondre ; mais il se trouve qu'à la quatrième année, ils me posent les mêmes questions : est-ce moi qui suis stupide de ne pas répondre ou bien est-ce eux ? Et je me rends compte que non, je sais que certains sont intelligents et je sais que j'avais déjà répondu, mais il ne suffisait pas que je réponde une fois pour que cela devînt familier pour eux. S'ils entendent une fois la réponse et qu'elle ne devient pas familière dans la vie quotidienne, ils me posent la même question la prochaine fois qu'ils me voient parce que la réponse n'est pas encore à eux. Et cela m'a fait comprendre la différence entre l'école de communauté et la Fraternité : à l'école de communauté, nous apprenons les choses, mais pour que ces choses deviennent familières, il faut une trame de relations, il faut un groupe d'amis où tout cela devient familier pour moi. Bien souvent, je ne peux pas demander des choses à l'école de communauté, parce que cela ne

me vient même pas à l'esprit ; si quelqu'un travaille ou vit son travail d'une certaine façon, il ne s' imagine même pas qu'il le fait mal, mais peut-être qu'en bavardant, qu'en buvant un café avec une personne de sa Fraternité, il lui dira en l'entendant : « Mais te rends-tu compte que cette manière-là n'est pas dont parle l'école de communauté ? ».

C'est comme un professeur : il ne suffit pas que l'enfant répète la formule de mathématique ; non, il faut que quelqu'un, le voyant se tromper dans le développement du problème, lui dise : « Tu t'es trompé ici. », il faut que quelqu'un l'accompagne dans le parcours à faire. Et nous, nous avons besoin d'une trame de rapports qui nous accompagne dans le parcours à faire, sinon il ne devient pas familier. Il ne suffit pas que quelqu'un me répète la formule, parce que je la connais déjà, mais aussi qu'il me rappelle : « Regarde, regarde tu t'es trompé ici », ou bien lorsque j'entends dire une chose, il me dit : « Mais ne te rends-tu pas compte ? »... il faut une trame de rapports, et alors si la Fraternité n'est qu'une répétition de l'école de communauté, elle ne sert à rien, parce que nous n'avons pas besoin qu'un autre nous répète une formule, nous avons besoin de quelqu'un qui, en nous parlant des choses normales, nous parle du Mystère, et c'est cela la Fraternité, parce que c'est cela qui soutient la vie, sinon, l'école de communauté va d'un côté et la vie d'un autre, et le dualisme a le dessus, l'école de communauté n'entre pas dans la trame.

Ce qui m'a vraiment rendu « fou » du mouvement, ce qui m'a fait m'attacher au mouvement, c'est qu'il est en mesure de briser ce dualisme ; si nous répondons à la manière dont le mouvement nous éduque, cela fait sauter ce dualisme : d'une part, nos idées, et d'autre part, la vie. Pour qu'une chose vainque le dualisme, il faut une trame de rapports, parce que sans cela, tu peux trouver quelqu'un qui te répète l'école de communauté de A à Z, mais ensuite le Mystère n'a rien à voir avec la vie. Voilà notre problème. Lorsque tu me dis : « Je vis le travail comme ceci, je vis le rapport comme cela », je te dis : « Tu n'as rien compris du *Sens religieux* ». Parce qu'il ne suffit pas que je connaisse *Le Sens religieux* comme un livre s'il doit ensuite être abstrait dans la vie. Il faut une trame de relations qui nous soutienne dans la vie, sinon tout devient de plus en plus étranger.

Giancarlo Cesana. Dernière question : « Dans le contexte historique actuel, que veut dire pour nous soutenir l'espérance des hommes ? Comment pouvons-nous nous aider à redonner espérance aux hommes ? ».

Dans *Realtà e giovinezza: la sfida*, don Giussani dit : imaginez que vous naissiez, que vous sortiez du ventre de votre mère, à l'âge que vous avez maintenant ; le premier mouvement lorsque s'ouvrent vos yeux c'est l'émerveillement, c'est le positif. Ensuite arrive le bulldozer, les contradictions de l'existence. Alors quel est le sens de la vie : le positif que vous avez vu originellement ou bien le bulldozer qui vous est passé dessus ensuite ? Si le sens de la vie est ce bulldozer, alors la vie n'a pas de sens.

Ainsi, avant tout, la raison cherche cette positivité qui est dans l'expérience.

Mais la raison, comme nous le savons, se trompe et nous nous trompons. Pour cette positivité, il faut quelqu'un qui nous montre le chemin. C'est-à-dire que non seulement il y a le positif, mais si tu vas là, tu fais l'expérience de cette positivité, tu la comprends.

Pensez à ce que veut dire l'élection de ce Pape pour nous, pour l'Église et pour le monde, comme indication du chemin. C'est impressionnant. Voilà, soutenir l'espérance chez les hommes signifie le positif de la vie. Je me souviens qu'une fois, on a demandé à don Giussani : « Comment vas-tu ? », alors qu'il allait déjà mal, et lui a répondu : « Comment peut-on dire que l'on va mal alors que tout ce qui arrive t'est donné par Dieu ? ». Voilà, voilà la question, c'est la vraie question, c'est-à-dire qu'il y a une positivité et il y a quelqu'un face à qui, si tu vas le voir, tu comprends cela. Ainsi, on soutient l'espérance des hommes en montrant le chemin où le positif devient expérience. Vous pensez quelle grande chose est l'Église.

Julián Carrón. Je voudrais ajouter un mot pour qu'il reste comme une image : comment don Giussani a-t-il suscité l'espérance en nous ? En témoignant le Mystère sous nos yeux. En répondant à la grâce qui lui avait été donnée, il a soutenu notre espérance. Nous, en répondant à la grâce qui nous a été donnée, qui nous a été donnée à nous par cette élection, par ce choix du Mystère de notre personne, nous soutenons l'espérance de tous. Don Giussani, en répondant à la grâce qui lui avait été donnée au séminaire ou par sa maman, a soutenu notre vie. Il n'y a pas de différence, il y a une seule préoccupation, celle de la Vierge : répondre oui, pour que cela coïncide avec le bien du monde.

La Vierge, en répondant oui, a mis Jésus Christ dans l'Histoire. Don Giussani, en répondant oui, a mis Jésus Christ dans l'Histoire. Nous, en répondant oui, nous mettons Jésus Christ dans l'Histoire, c'est-à-dire que nous soutenons l'espérance de tous. Parce que le véritable ennemi

est le néant, le nihilisme, et ce dont nous avons tous besoin – comme nous l’avons vu depuis la mort de don Giussani jusqu’aux vagues de personnes qui sont allées près du Pape pour lui rendre un dernier salut – c’est ceci : nous avons besoin de témoins du Mystère présent.

Don Giussani a laissé un testament, que je vous lis :

Je nomme mes héritiers universels à parts égales l’Association Laïque Fraternité de Communion et Libération et l’Association Ecclésiastique Memores Domini.

Je recommande de manière particulière la plus grande discrétion et prudence dans l’usage de mes interventions sur support audio et vidéo, pour la sauvegarde desquels, il sera bien d’utiliser les critères que j’utilisais normalement.

Comme lui nous laisse tout, nous aussi lui laissons tout, alors ceux qui voudraient donner aux Archives historiques des écrits, photographies, enregistrements audio et vidéo relatifs à des rencontres avec don Giussani, pour compléter ce qu’il nous a laissé, peuvent contacter les Archives de CL.

SAINTE MESSE

**HOMÉLIE DE SON EXCELLENCE MONSIEUR FILIPPO SANTORO
ÉVÊQUE DE PETROPOLIS (BRÉSIL)**

« Celui qui m’aime sera aimé de mon Père ; et je l’aimerai et je me manifesterai à lui. »⁸⁸ Ces jours-ci, nous avons vu la manifestation de cet amour : il s’est manifesté à nous dans ces Exercices, il s’est manifesté à nous au cours de ces deux mois mémorables.

L’Évangile disait : « Je ne vous laisserai pas orphelins. »⁸⁹ Nous sentons tous encore – comme l’on dit au Brésil – une grande *saudade*, une grande nostalgie de don Giussani et de Jean-Paul II, mais la Présence vainc, la certitude vainc. « Vous me verrez, parce que je vis. »⁹⁰ et ce que don Gius et le Pape nous ont appris, c’est précisément à voir une Présence qui survient maintenant et qui s’est montrée à nos yeux, créant une chose nouvelle, plus grande que ce qui existait avant.

C'est le miracle auquel nous avons assisté, le don, la splendeur de Benoît XVI et l'évidence qui s'impose, en ces jours, cette compagnie, guidée vers son destin, dont nous faisons partie. Un fait s'impose et se poursuit, un fait s'impose qui nous a confirmé dans l'espérance et qui nous rend capables – comme le disait saint Pierre – de « rendre raison de l'espérance qui est en nous », parce que l'Esprit Saint a répondu en créant une chose nouvelle, non pas parce que nous le désirons, mais parce qu'un Autre crée quelque chose qui nous surprend, qui continue de nous surprendre.

Juste pour donner un témoignage de l'action missionnaire du mouvement, liée au thème des désirs et de la réponse : au Brésil, à San Paolo, nous avons rencontré les amis d'un mouvement (*Senza Terra*), qui a donné un toit à des milliers et des milliers de personnes et, comme cela se passait au Moyen âge, lorsque les chefs se convertissaient, le peuple se convertissait aussi. Lorsque nous avons fait le pèlerinage à Nossa Senhora Aparecida, entre Rio et San Paolo, nous étions mille-mille cinq cents et mille autres personnes sont venues, rien que des responsables de cet autre mouvement. Parce qu'en nous rencontrant, ils ont dit : « Nous avons donné un toit à ces personnes, mais les problèmes sont tous demeurés, la discussion s'est réouverte, mais en vous rencontrant, nous avons découvert quelque chose qui est utile à notre vie, quelque chose qui nous transforme, l'origine du changement de nos personnes. C'est pour cela que nous – les responsables et tous nos amis – voulons vous connaître, voulons vous rencontrer. »

Et c'est cela le miracle qui arrive : le changement de la personne, la possibilité d'être accueilli et aimé, et donc quelque chose qui réalise le désir ancien, le rend plus grand, le rend plus vrai, et c'est exactement le désir que toute la vie soit envahie par cette grande raison : la présence du Verbe parmi nous, la présence de l'Esprit, l'œuvre de l'Esprit, l'œuvre que nous n'avons pas créée mais que nous avons reçue avec une grande gratitude. Et la première lecture de l'annonce de l'apôtre Philippe en indique la caractéristique : le changement de la personne en une grande joie, une joie qu'on ne peut contenir.

Nous sommes reconnaissants d'être tous ensemble, au quatre coins du monde, dans cette vie, dans cette amitié qui soutient nos pas, en ce lieu de notre espérance. Nous sommes reconnaissants et nous renouvelons une adhésion sans réserve à la rencontre qui nous sauve, qui sauve notre vie.

MESSAGES REÇUS

*Reverendo Signore
Don Julián Carrón
Presidente della Fraternità di Comunione e Liberazione*

J'ai la joie de vous transmettre, à vous et à la Fraternité de Communion et Libération, un salut particulier de Sa Sainteté Benoît XVI, à l'occasion des « Exercices spirituels » qui se dérouleront à Rimini les 29-30 avril courant. Alors que le souvenir des émouvantes obsèques du regretté don Luigi Giussani au Duomo de Milan est encore vif à son esprit, le Saint Père, participant spirituellement à la ferveur de ces jours de réflexion et de prière que vous guidez, souhaite vivement qu'ils soient féconds de renouvellement ascétique et d'ardent zèle apostolique et missionnaire.

Significatif est le thème des méditations que vous dicterez : l'espérance. Qu'il est actuel pour notre temps de comprendre la valeur et l'importance de l'espérance chrétienne qui plonge ses racines dans une foi simple et sans hésitation en Jésus Christ et sa parole de salut ! C'est de cette espérance que s'est nourri notre cher don Luigi Giussani, et votre Fraternité entend poursuivre le chemin dans son sillage. Votre fondateur a précédé de peu le passage à l'autre rive de l'aimé Saint Père Jean-Paul II. Tous deux ardents témoins de Jésus Christ, ils nous laissent en héritage le témoignage d'un don de soi total à « l'espérance qui ne déçoit pas » (Rm. 5, 5), cette espérance que le Saint Esprit répand dans les cœurs des croyants en versant en eux l'amour de Dieu.

Le souverain Pontife confie à la Très Sainte Marie, Mère de l'espérance, la bonne réussite de vos « Exercices spirituels » et envoie de tout cœur la bénédiction apostolique désirée à vous, aux participants de la rencontre et à l'entière Fraternité de Communion et Libération.

Je profite de la circonstance pour vous assurer aussi de ma proximité spirituelle, tandis que je tiens à me confirmer votre très dévot dans le Seigneur

*S.E.R. cardinal Angelo Sodano,
Secrétaire d'État*

Très chers amis,

Comme l'affirme Péguy, poète que nous aimons tant, pour espérer, il faut être heureux et pour être heureux, il faut avoir reçu une grande grâce. Les deux derniers mois nous révèlent quelle a été la grâce que Dieu nous a faite. La disparition de don Giussani d'abord, ensuite celle de Jean-Paul II et, enfin, l'élection de Benoît XVI. La grâce de Dieu passe à travers notre condition d'hommes faits d'une âme et d'un corps. Notre vie est toujours de ce fait un mélange de douleur et de joie. Les saintes morts auxquelles nous avons pris part ont exprimé une douleur déjà marquée par la gloire. Benoît XVI, en nous parlant de « couperet », nous a témoigné la nécessité de la « blessure de l'acceptation ». Pour être vraie, la joie nous demande contrition et changement.

Notre espérance ne sera pas déçue si, de manière personnelle et communautaire, nous nous faisons responsables de ces grands cadeaux : humbles témoins du charisme amoureux de Jésus Christ auquel, grâce à don Giussani, il nous a été donné de participer pour le bien de l'Église et au profit de « chacun de nos frères les hommes ». Dans le Seigneur, je vous salue et vous bénis.

*S.E.R. Cardinal Angelo Scola
Patriarche de Venise*

Participant spirituellement aux Exercices Spirituels de la Fraternité de Communion et Libération, je prie le Seigneur pour qu'Il vous donne une fidélité pleine, profondément émue et reconnaissante envers le charisme et l'œuvre de don Giussani, dans l'appartenance heureuse et docile au corps de Jésus Christ.

*S.E.R. monseigneur Vincenzo Orofino
Évêque de Tricarico*

TÉLÉGRAMMES ENVOYÉS

*Sa Sainteté
Benoît XVI*

Merci votre Sainteté !

27 000 adhérents à la Fraternité de Communion et Libération, réunis à Rimini pour les Exercices spirituels et en liaison satellite en 60 pays du monde, ont accueilli avec une gratitude de fils votre message, confirmation d'une paternité qui a été manifeste pour tous lors des funérailles de don Giussani.

En tant que peuple engendré par la foi et par l'humanité amoureuse de Jésus Christ de celui qui a été un père et fut confirmé dans la foi pendant de longues années par le grand Jean-Paul II, nous remettons entre vos mains, votre Sainteté, toutes nos existences pour collaborer avec l'Église, notre mère, en servant l'urgence indiquée par le début de votre pontificat : suivre Jésus Christ pour Le rendre présent à nos frères les hommes comme événement qui « rend la vie libre, belle et grande », de sorte qu'en un temps dominé par la peur se renouvelle en nous et dans nos frères les hommes l'expérience du centuple. Au terme de ces exercices, nous n'avons d'autre but que celui décrit par votre Sainteté : « Le connaître, Lui, et communiquer aux autres l'amitié avec Lui ».

Ces jours-ci, nous avons prié pour votre Sainteté en demandant à don Giussani, à Jean-Paul II et à saint Benoît, protecteur de notre Fraternité, de soutenir la tâche, sinon impossible, pour laquelle le Seigneur a choisi votre personne.

Julián Carrón, prêtre

*S.E.R. cardinal Camillo Ruini
Président de la C.E.I.*

27 000 adhérents à la Fraternité de Communion et Libération, réunis à Rimini pour les Exercices spirituels et en liaison satellite en 60 pays du monde, méditant sur le thème paulinien « L'espérance ne déçoit pas », encore reconnaissants pour les paroles de votre Éminence à la messe du trentième jour de la mort de notre père don Giussani et sou-

tenus par vos récentes interventions publiques, renouvellent l'engagement de témoignage chrétien dans la société italienne sur la route tracée par Jean-Paul II et suivent résolument Benoît XVI qui annonce au monde la réponse que tout le monde attend : Jésus Christ ressuscité, fondement d'une espérance certaine qui ne déçoit pas le cœur de l'homme.

Julián Carrón, prêtre

S.E.R. monseigneur Giuseppe Betori
Secrétaire de la C.E.I.

27 000 adhérents à la Fraternité de Communion et Libération, réunis à Rimini pour les Exercices spirituels et en liaison satellite en 60 pays du monde, méditant sur le thème paulinien « L'espérance ne déçoit pas », dans la mémoire vivace de don Giussani, notre père dans la foi, confirment leur engagement à continuer le service de la mission de l'Église qui est en Italie pour être des collaborateurs actifs de Benoît XVI dans l'annonce chrétienne pour soutenir l'espérance des hommes de notre temps.

Julián Carrón, prêtre

S.E.R. monseigneur Stanislaw Rylko
Président du Conseil pontifical pour les laïcs

27 000 adhérents à la Fraternité de Communion et Libération, réunis à Rimini pour les Exercices spirituels et en liaison satellite en 60 pays du monde, méditant sur le thème paulinien « L'espérance ne déçoit pas », conservent le très vif souvenir de votre présence aux funérailles de don Giussani portant le dernier salut du regretté Jean-Paul II, signe extrême d'une paternité qui n'a pas de fin. Reconnaisants au Seigneur pour le don de Benoît XVI et pour la confirmation de votre Excellence comme Président du Conseil pontifical pour les laïcs en tant que baptisés, sommes plus sûrs de l'expérience rencontrée et plus décidés à servir le Saint Père dans le témoignage de Jésus Christ présent dans toutes les circonstances de la vie.

Julián Carrón, prêtre

*S.E.R. monseigneur Josef Clemens
Secrétaire du Conseil pontifical pour les laïcs*

27 000 adhérents à la Fraternité de Communion et Libération, réunis à Rimini pour les Exercices spirituels et en liaison satellite en 60 pays du monde, méditant sur le thème paulinien « L'espérance ne déçoit pas », partagent avec vous qui avez été pendant de nombreuses années le collaborateur du cardinal Ratzinger, la joie de l'élection de Benoît XVI, réponse providentielle de Dieu à l'urgence des temps après la disparition de Jean-Paul II. Confortés par le témoignage du Pape Benoît après la disparition de notre père dans la foi don Giussani, nous nous disons plus convaincus à porter l'espérance de Jésus Christ vivant dans tous les milieux de vie et de travail en tant que fidèles laïcs dans l'Église.

Julián Carrón, prêtre

*S.E.R. monseigneur Paolo Romeo
Nonce apostolique pour l'Italie*

27 000 adhérents à la Fraternité de Communion et Libération, réunis à Rimini pour les Exercices spirituels et en liaison satellite en 60 pays du monde, méditant sur le thème paulinien « L'espérance ne déçoit pas », renouvellent leur engagement à l'annonce chrétienne en Italie dans la fidélité au Saint Père Benoît XVI qui conforte et soutient notre vie après la disparition de don Giussani à qui nous devons la rencontre avec Jésus Christ et la passion de Le communiquer.

Julián Carrón, prêtre

*S.E.R. Cardinal Angelo Scola
Patriarche de Venise*

Très chère Eminence, vos paroles ont renouvelé en nous tous la mémoire de ce que le Seigneur a opéré dans notre vie avec les événements mystérieux et beaux de ces temps. Dans l'appartenance commune à un événement né de la passion de don Giussani pour Jésus Christ, continuez à accompagner ce peuple afin que tous et chacun sachent se convertir à ce tourbillon de charité qui nous a pris en nous entraînant à Jésus Christ, rendant présente dans le monde la victoire du Ressuscité

qu'est l'Église. Suivre Benoît XVI devient ainsi pour tous nos groupes un programme de vie dans la fidélité à cette forme d'enseignement à laquelle nous avons été confiés.

Julián Carrón, prêtre

*S.E.R. monseigneur Vincenzo Orofino
Évêque de Tricarico*

27 000 adhérents à la Fraternité de Communion et Libération, réunis à Rimini pour les Exercices spirituels et en liaison satellite en 60 pays du monde, méditant sur le thème paulinien « L'espérance ne déçoit pas », reconnaissants du message d'amitié, demandent pour toute la Fraternité une prière spéciale pour que la fidélité au charisme et au Saint Père rende mûre la foi de chaque membre de la Fraternité pour un témoignage d'unité dans les circonstances de la vie selon l'éducation reçue de don Giussani.

Julián Carrón, prêtre

Appendices

L'ART EN NOTRE COMPAGNIE

Par Sandro Chierici

(Guide pour la lecture des images extraites de l'histoire de l'art qui accompagnaient l'écoute des morceaux de musique classique à l'entrée et à la sortie du salon)

Le cœur de l'homme est attente, désir, et donc espérance d'accomplissement. Le temps a tendance à réduire le désir, en le projetant, dans le meilleur des cas, dans l'attente d'un futur inconnu, alternative à un présent vide, qui ne satisfait pas. La rencontre avec Jésus Christ qui se manifeste dans la réalité révèle à l'homme le désir originel de son cœur, et fait renaître une espérance certaine et heureuse parce qu'enracinée dans un rapport qui révèle la positivité du présent. Le temps se remplit ainsi de l'agir de l'homme. Marie, première espérance de l'enfant Jésus, qui a placé en Lui toute son espérance, montre à l'homme la direction du regard et est pour cela source inépuisable d'espérance et de joie.

1. Giotto, *Voûte étoilée*, détail, Padoue, Chapelle des Scrovegni
2. Henri Matisse, *Icare*, lithographie VIII de la série *Jazz*, Paris, Musée d'art moderne
3. Vincent Van Gogh, *Nuit étoilée sur le Rhin*, Paris, Musée d'Orsay
4. Vincent Van Gogh, *Nuit étoilée*, New York, Museum of Modern Art
5. Vincent Van Gogh, *La plaine d'Envers avec nuages d'orage*, Munich, Neue Pinakothek
6. Vincent Van Gogh, *Maison au toit de paille à Cordeville*, détail, Paris, Musée d'Orsay
7. Vincent Van Gogh, *Les premiers pas* (par Millet), New York, The Metropolitan Museum of Art
8. Pablo Picasso, *Mère à l'enfant malade*, Barcelone, Museu Picasso
9. Jean Renoir, *Gabrielle et Jean*, Paris, Musée de l'Orangerie
10. Balthus (Balthazar Klossowski de Rola), *Fille à la fenêtre*, collection privée
11. Joel Meyerowitz, *New York interior* (Intérieur à New York), photographie, New York, James Danziger Gallery
12. Edward Hopper, *Cape Cod Morning* (Matin à Cap Cod), Washington, National Museum of American Art
13. Edward Hopper, *Office in a Small City* (Bureau dans une petite ville), New York, The Metropolitan Museum of Art

14. Edward Hopper, *Room in Brooklyn* (Chambre à Brooklyn), Boston, Museum of Fine Arts
15. Henri Matisse, *Le Violoniste à la fenêtre*, Paris, Centre Pompidou
16. Edward Hopper, *Four Lane Road* (Grand route à quatre voies), collection privée
17. Edward Hopper, *Cape Cod Evening* (Soir à Cape Cod), Washington, National Gallery of Art
18. Edward Hopper, *Rooms by the Sea* (Chambres sur la mer), New Haven (CT), Yale University Art Gallery
19. *Voûte étoilée*, mosaïques, détail, Ravenne, Mausolée de Galla Placidia
20. Anonyme, XII^{ème} siècle, *La Création des astres*, Montréal, cathédrale
21. Anonyme, XII^{ème} siècle, *La Séparation de la terre des eaux*, Montréal, cathédrale
22. Anonyme, XII^{ème} siècle, *La Création de l'homme*, Montréal, cathédrale
23. Anonyme, XII^{ème} siècle, *Adam au Paradis*, Montréal, cathédrale
24. Anonyme, XII^{ème} siècle, *La Guérison du lépreux*, Montréal, cathédrale
25. Anonyme, XII^{ème} siècle, *La Guérison de l'aveugle-né*, Montréal, cathédrale
26. Anonyme, XII^{ème} siècle, *La Résurrection du fils de la veuve de Naïm*, Montréal, cathédrale
27. Anonyme, XII^{ème} siècle, *La Guérison de l'estropié*, Montréal, cathédrale
28. Anonyme, VI^{ème} siècle, *La Multiplication des pains et des poissons*, Ravenne, Sant' Apollinare nuovo
29. Anonyme, VI^{ème} siècle, *La Vocation de Pierre et André*, Ravenne, Sant' Apollinare nuovo
30. Anonyme, VI^{ème} siècle, *La Samaritaine au puits*, ensemble, Ravenne, Sant' Apollinare nuovo
31. Anonyme, VI^{ème} siècle, *La Samaritaine au puits*, détail, Ravenne, Sant' Apollinare nuovo
32. Vincent Van Gogh, *Champs de blé et vue d'Arles*, Paris, Musée Rodin
33. Vincent Van Gogh, *Champs de blé derrière l'hôpital saint-Paul*, Essen, Museum Folkwang
34. Vincent Van Gogh, *Semur au soleil couchant*, Otterlo, Rijksmuseum Kröller-Müller

35. Vincent Van Gogh, *Deux hommes déracinant une souche*, Detroit, The Detroit Institute of Art
36. Vincent Van Gogh, *Cueillette des olives*, détail, collection privée
37. Vincent Van Gogh, *Cueillette des olives*, Washington, National Gallery of Art
38. Vincent Van Gogh, *Champs de blé avec gerbes et moissonneurs*, Toledo (HO), The Toledo Museum of Art
39. Vincent Van Gogh, *Semeur au soleil couchant*, Amsterdam, Rijksmuseum Vincent Van Gogh
40. Vincent Van Gogh, *Deux paysans bêchant* (par Millet), Amsterdam, Stedelijk Museum
41. Vincent Van Gogh, *Sur le Chemin des champs* (par Millet), localisation inconnue
42. Jean-François Millet, *L'Angelus*, Paris, Musée d'Orsay
43. Benedetto Antelami, *Janvier*, Parme, cathédrale, cycle des signes du zodiaque
44. Benedetto Antelami, *Février*, Parme, cathédrale, cycle des signes du zodiaque
45. Benedetto Antelami, *Septembre*, Parme, cathédrale, cycle des mois
46. Benedetto Antelami, *Août*, Parme, cathédrale, cycle des mois
47. Benedetto Antelami, *Juin*, Parme, cathédrale, cycle des mois
48. Andrea della Robbia, *Vierge de l'Annonciation*, La Verna, église majeure, chapelle Niccolini
49. Antonello da Messina, *Vierge à l'enfant*, Washington, National Gallery of Art
50. Bartolomé Esteban Murillo, *Adoration des bergers*, détail, Madrid, Museo Nacional del Prado
51. Artemisia Gentileschi, *La Vierge allaite l'Enfant*, Florence, Galleria Palatina di Palazzo Pitti
52. Pietro Lorenzetti, *Vierge à l'enfant*, Assise, Basilique inférieure, chapelle de saint Jean Baptiste
53. Maestro di san Nicola, *Vierge à l'enfant*, Assise, basilique inférieure, chapelle de saint Nicolas
54. Giotto, *Ascension*, Padoue, chapelle des Scrovegni, paroi nord
55. Giotto, *Ascension*, détail, Padoue, chapelle des Scrovegni, paroi nord
56. Maître lombard, *Assomption de Marie et Trinité*, Mirasole, abbaye

DIRECTIVES POUR LES GROUPES DE LA FRATERNITÉ

Les indications qui suivent, suggérées par l'expérience des années passées, veulent répondre aux groupes de la Fraternité qui ont exprimé le désir d'un plus grand sérieux dans l'organisation de leur vie, personnelle et communautaire.

1. Obéissance aux indications de qui guide toute la Fraternité

Ceux qui participent à la vie de la Fraternité sont invités à l'obéissance aux indications de qui guide toute la Fraternité, dans une adhésion responsable, qui prend jusqu'à l'affectivité, à la vie du Mouvement.

2. Nature et consistance du groupe

Un groupe est constitué d'adultes qui le choisissent et le constituent librement. L'Idée-force de la Fraternité est la découverte qu'un adulte est responsable aussi bien de son travail et de sa famille, que de sa sainteté: de la vie, comme marche vers la sainteté, c'est-à-dire de la vie en tant que vocation.

L'adulte, en tant que responsable, s'unit à d'autres, qui se reconnaissent la même responsabilité face à la vie comme vocation.

Selon la méthode enseignée par notre Mouvement, tous devraient souhaiter un groupe de la Fraternité, même si l'adhésion à celle-ci est personnelle.

3. Le guide: tout groupe doit être guidé

Tout groupe doit être guidé. Le guide ne coïncide pas automatiquement avec la figure du prier, mais avec une personne influente dans le sens évangélique: une personne qui a la foi, et qui peut venir même de l'extérieur du groupe.

Le guide doit communiquer une méthode de vie: enseigner à tout ramener à une idée fondamentale, d'où "tout le reste" peut naître, en méditant cette idée, en l'examinant, en l'aimant. Voilà l'origine de notre méthode; la vie chrétienne naît de notre rencontre avec une présence, et en suivant celle-ci nous changeons. Et c'est justement dans ce changement de soi que mûrit paisiblement l'idée d'une règle.

Le guide doit favoriser un sérieux authentique dans la foi. Un guide qui oriente le groupe, qui le reconforte, qui l'aide à corriger l'inévitable tendance à l'artifice et au moralisme.

Le rapport stable avec une personne "extérieure" au groupe (prêtre, responsable du Mouvement, membre des *Memores Domini*) peut éviter une surestimation du groupe au détriment de toute la Fraternité, qui n'est pas une fédération de réalités autonomes.

Tout groupe doit avoir un prier, qui assure les tâches de secrétariat (avis, distribution de textes, etc.) et d'ordre. Le prier s'en tient aux directives qu'il

reçoit du Centre, par l'intermédiaire du responsable diocésain et régional et par l'intermédiaire du membre de l'exécutif qui est en charge de la région.

4. La règle

Dans la vie du groupe, la règle est fonction d'un renforcement du rapport entre la personne et le Christ, et donc, par conséquent, d'un renforcement du Mouvement au service de l'Église.

a) Prière

Chaque groupe doit se donner une règle de prière: cela peut être le fait de réciter un Ave Maria le soir, ou d'assister quotidiennement à la Messe. Peu importe que l'on choisisse l'hypothèse minimale ou maximale. Ce qui compte est le geste de la prière, la fidélité à ce geste.

b) Pauvreté

Le soutien mensuel à la caisse commune de toute la Fraternité, qui implique un sacrifice, est fonction d'une plus grande conscience de la pauvreté en tant que vertu évangélique. Comme le dit Saint Paul: "Nous n'avons rien et possédons tout". Le vrai moyen pour posséder tout est d'être détaché de tout. On peut ne s'engager à ne verser que cent livres, mais le fait de les verser avec fidélité a une valeur fondamentale de rappel, car il s'agit d'un geste concret et unitaire. Celui qui ne prendrait pas au sérieux cette directive, ne pourrait se considérer comme faisant partie de la Fraternité.

c) Développement de la connaissance de la doctrine de l'Église

L'approfondissement de la catéchèse du Mouvement est l'École de communauté: elle illumine notre formation permanente. Cet approfondissement doit se dérouler à travers la mise en valeur, en son sein, des Exercices et des textes du Mouvement "qui comptent" et qui éclairent le contexte dans lequel se situe le "parcours" indiqué par l'École de la communauté.

Au cas où l'École de la communauté aurait lieu ailleurs (par suite de la présence missionnaire de l'adulte dans un milieu donné), le groupe de la Fraternité doit méditer les exercices spirituels ou les textes indiqués par le Mouvement, sans manquer, de toute façon, de se référer à l'École de la communauté.

5. L'action

L'action de la Fraternité constitue l'intensification du Mouvement au service de l'Église. La prise en charge d'engagements spécifiques est, partant, fonction de cela (cf. lettre aux nouveaux inscrits à la Fraternité).

DESCRIPTION DU GROUPE DE FRATERNITÉ

1. Prémisse

L'adhésion à la Fraternité est personnelle : elle vaut et a une réelle existence avec ou sans groupe. C'est un principe fondamental selon lequel la personne vit sa foi en obéissant « de cœur », c'est-à-dire librement et directement, « à la forme d'enseignement à laquelle nous avons été confiés » (Joseph Ratzinger, « Presentazione del nuovo catechismo », *L'Osservatore romano*, 20-1-1993).

La description du groupe de fraternité faite ci-après est la manière qui permet de soutenir l'adhésion personnelle à la Fraternité tout entière.

2. But et nature du groupe de Fraternité

Le groupe de fraternité est un lieu d'amitié chrétienne, c'est-à-dire un lieu de rappel et de mémoire à sa propre conversion ; un lieu où la volonté de vivre pour Jésus Christ est plus facile et plus ferme. Il est indubitablement plus facile d'être corrigé que de se corriger, c'est pour cela qu'un lieu de rappel est utile. Le groupe de fraternité, comme figure de la Fraternité dans son ensemble, « est la conscience explicite d'être en chemin, d'avoir un destin et constitue ainsi une aide à approfondir la conscience, une aide à approfondir la connaissance et la conscience » (Luigi Giussani, *L'opera del movimento. La Fraternità di Comunione e Liberazione*, San Paolo, Cinisello Balsamo 2002, p. 105). Ce sont « des personnes proches qui s'acceptent tout comme une école, une école [...] pour apprendre à aimer l'autre » (*Ibidem*, p. 168).

« Cela doit devenir un lieu qui nous mobilise, qui nous change » (*Ibidem*, p. 39).

Les fraternités aident à poursuivre la sainteté personnelle et à la vocation que l'on vit : « L'exigence de vivre la foi et de s'engager avec elle » (Luigi Giussani, *Lettre aux nouveaux inscrits à la Fraternité*, in *ibidem*, p. 249) de manière à contribuer à l'œuvre de salut que Jésus Christ a introduite dans le monde avec son Église.

3. Méthode (avec quel critère choisit-on un groupe ?)

Le critère avec lequel on choisit un groupe est le fait d'être proche, occasion d'une convivence que l'on doit désirer. Le premier fait d'être proche, qui permet de reconnaître la valeur de tous les autres, est celui vocationnel. En ce sens, les groupes de fraternité « doivent naître selon les convergences et les choix naturels des personnes, sans schéma préétabli (le "milieu" est constitué par les rapports entre les personnes avant de l'être par une zone géographique ou une classe sociale) » (*Ibidem*, p. 40).

Le groupe de fraternité peut provenir d'une amitié préexistante mais implique surtout de décider que la compagnie de ces personnes pour sa propre foi et pour les besoins de sa vie est nécessaire. Le but d'une telle compagnie particulière est la découverte d'un rapport fraternel avec un plus grand nombre de personnes : c'est la mission qui est l'expérience la plus authentique de l'expérience de la fraternité. Ainsi, « L'explicitation d'une communion est d'impliquer la vie entière, de sorte que ce qui arrive à l'autre ne puisse plus être sans incidence ni implication sur sa propre vie » (Luigi Giussani, *Lettre aux nouveaux inscrits à la Fraternité*, in *ibidem*, pp. 251-252).

4. Règle et conduite

La règle suggérée pour les groupes de fraternité est proposée comme une aide offerte à chacun pour l'engagement qu'il a assumé en adhérant à la Fraternité. Elle prévoit :

- un minimum d'engagement quotidien à la *prière* ;
- une éducation concrète à la *pauvreté* (qui est aussi la valeur de l'argent ; à travers le *fonds commun*) ;
- le soutien de l'*œuvre du mouvement* (qui peut se faire à travers une œuvre particulière) ;
- l'approfondissement de la *doctrine de l'Église*.

Dans tous les cas, les groupes de fraternité « ne peuvent avoir comme expression le débat sur un texte » (*Ibidem*, p. 83) sans qu'il devienne comparaison avec les exigences, matérielles et spirituelles, de la vie.

Cela éclaire aussi la fonction et la modalité de l'école de communauté. « L'école de communauté, si elle était bien vécue, devrait, pour des adultes, devenir Fraternité. [...] Ainsi, une école de communauté est une Fraternité "manquée", c'est-à-dire qu'elle n'est pas encore une Fraternité parce qu'elle est plus à la surface de notre engagement : elle est un exercice, plus qu'une vie » (*Ibidem*, p. 167). Potentiellement, tout est une fraternité.

Les fraternités sont guidées : par les *Exercices spirituels* ; par la reprise de ce geste : les *retraites* ; et, éventuellement, par les *Assemblées régionales*. Le *prieur* a une importante fonction de secrétariat dont le principal aspect est de communiquer les indications du Centre ; il n'est pas inamovible, en tant qu'il appartient à chacun d'être responsable de la vie de sa propre fraternité. Les groupes de fraternité peuvent choisir comme « guides » des personnes faisant autorité au sens évangélique, qui peuvent aussi se trouver hors du groupe mais qui – dans tous les cas – doivent être approuvées par l'Exécutif.

L'objectif de toutes les indications est d'accroître son humanité chrétienne : une humanité concrètement différente de par la façon de pensée, de sentir et, si possible, de se comporter.

La Fraternité tout entière, bien évidemment, trouve sa consistance à l'intérieur du mouvement et de la direction qui lui est donnée. Il n'est pas opportun d'ajouter d'autres instruments pour la conduite de la Fraternité en plus de ceux déjà prévus (lettres et interventions du fondateur ; diaconie centrale, responsables régionaux, etc.). Il est cependant important que les instruments que l'on trouve actuellement soient vécus avec sérieux et, si possible, soient préparés par l'envoi de contributions et de questions aux personnes qui en sont les responsables. En particuliers, il est important de souligner la valeur des Retraites, qui doivent comporter : un moment de réflexion (qui rappellent l'actualité des Exercices) ; un moment de silence ; un moment d'assemblée et la Sainte Messe.

Notes

- ¹ Lc 18, 8
- ² « Il n'y a pas d'idéal auquel nous pouvons nous sacrifier, parce que de tous nous connaissons le mensonge, nous qui ne savons pas ce qu'est la vérité ». A. Malraux, *La tentation de l'Occident*, Grasset, Paris, 1926, p. 216
- ³ Jn 12, 24
- ⁴ J. Ratzinger, « Homélie du cardinal Joseph Ratzinger, Doyen du Collège des cardinaux », CEF
- ⁵ Cf. *Le lettere di Santa Caterina di Sienna*, Vol. II, Giunti – Barbera, Firenze 1970, p. 204
- ⁶ B. Ward, *Faith and freedom*, W. W. Norton & Compagny, New York, 1954, p. 4
- ⁷ Luigi Giussani, *Le Sens religieux*, Cerf, Paris, 2003
- ⁸ H. Arendt, *Responsabilità e giudizio*, Einaudi, Turin, 2004, p. 31
- ⁹ L. Murano, *Il Dio delle donne*, Mondadori, Milan, 2003, p. 37
- ¹⁰ « Ayant conscience d'être à la limite du mystère, naît cette inquiétude qui le poussera en avant. Aucune situation, pour lui, ne peut plus être stable, parce que rien ne le tranquillise [...]. Le mouvement de l'histoire [...] ne se manifeste pas seulement dans des événements extérieurs, mais se déroule dans les profondeurs mêmes de l'âme » (Cf. Jaspers, *Del tragico*, Se, Milan, 2000, p. 18-19)
- ¹¹ L. Giussani, *Un Caffè in compagnia*, Rizzoli, Milan, 2004, p. 76
- ¹² L. Giussani, *Realtà e giovinezza. La sfida*, SEI, Turin, 1995, p. 43
- ¹³ M. Zambrano, *L'uomo e il divino*, Ed. Lavoro, Rome, 2001, p. 280
- ¹⁴ P. Ricœur, *Gabriel Marcel et Karl Jaspers*, Éditions du Temps Présent, Paris, 1947, p. 49
- ¹⁵ M. Zambrano, *Persona e democrazia*, Mondadori, Milan, 2000, p. 37
- ¹⁶ *Fecisti nos ad te, domine, et inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* (saint Augustin, *Les Confessions*, livre I, chap. 1)
- ¹⁷ Psaume 41 (42), v. 2-3
- ¹⁸ Saint Basile le Grand, dans *Regole più ampie*, PG31, 908-910
- ¹⁹ G. Leopardi, « Sopra il ritratto di una bella donna », v. 22-23, dans *Cara Beltà*, BUR, Milan, 1996, p. 96
- ²⁰ L. Bloy, *La povera Donna*, Città armoniosa, Reggio Emilia, 1978, p. 84
- ²¹ L. Giussani, *Avvenimento di libertà*, Marietti 1820, Gênes, 2002, p. 149
- ²² J. P. Sartre, *L'être et le néant*, Gallimard, Paris, 1943, p. 216
- ²³ M. Maniscalco et R. Veras, « My Father sings to Me », dans *Canti*, Cooperativa Editoriale Nuovo Mondo, Milan, 2002, p. 283
- ²⁴ A. Mascagni, « Il mio volto », dans *Canti*, Cooperativa Editoriale Nuovo Mondo, Milan, 2002, p. 203
- ²⁵ Cf. « ... la religion, certes, est ce que l'homme fait dans sa solitude, mais c'est aussi ce

- en quoi il découvre la compagnie qui lui est essentielle. Une telle compagnie est plus originelle que ma solitude, car cette interrogation structurelle n'est pas généré par ma volonté, mais elle m'est donnée. Pour cela, avant la solitude, il y a la compagnie, qui embrasse ma solitude, qui fait qu'elle n'est plus une vraie solitude, mais un cri d'appel à cette compagnie cachée. » L. Giussani, *Le Sens religieux*, Cerf, Paris, 2003, p. 88
- ²⁶ C. Pavese, *Le Métier de vivre*, Paris, Gallimard, 1958, p. 250-251
- ²⁷ L. Giussani, *Le Sens religieux*, *Op. Cit.*, p. 85
- ²⁸ L. Giussani, *Si puo' vivere così ?*, BUR, Milan, 1994, p. 161
- ²⁹ M. Zambrano, *Persona e democrazia*, Mondadori, Milano, 2000, p. 65
- ³⁰ F. Mauriac, *Le nœud de vipère*, Bernard Grasset – Livre de poche, 1933, p. 240
- ³¹ Cf. « Ô splendide soleil, tes rayons resplendissants ont brillé en vain sur une maison vide. Dedans, il n'y avait personne à réchauffer et à enflammer... Le propriétaire n'était jamais chez lui » (H. Ibsen, *Peer Gynt*, acte V, Einaudi, Turin, 1959, p. 131)
- ³² L. Giussani, *Le Sens religieux*, *Op. Cit.*, p. 83
- ³³ L. Murano, *Il Dio delle donne*, *Op. Cit.*, p. 31-32
- ³⁴ F.M. Dostoïevski, *I demoni*, Garzanti, Milan, 1990, vol. II, p. 709
- ³⁵ A.J. Heschel, *Il Canto della libertà*, Qiqajon, Magnano (Biella), 1999, p. 54
- ³⁶ G. Ferrara, « La dittatura del desiderio... », dans *Il Foglio*, 17 janvier 2005, p. 1
- ³⁷ J. Ratzinger « prions avec insistance le Seigneur pourqu'après le grand don du Pape Jean-Paul II il nous donne de nouveau un Pasteur selon son cœur », homélie au cours de la Messe *pro eligendo Romano Pontefice*, dans *L'Osservatore romano*, 19 avril 2005, p. 6-7
- ³⁸ G. Ferrara, « Preghiera a labbra secche : Benedetto XVI, aiutaci tu », dans *Il Foglio*, 25 avril 2005, p. 1
- ³⁹ F. Mauriac, *Le nœud de vipère*, *Op. Cit.*, p. 240
- ⁴⁰ Lettre signée
- ⁴¹ Jean 4, 13-14
- ⁴² Jean 4, 15
- ⁴³ Saint Bernard de Clairvaux, *Sermoni sul Cantico dei Cantici*, LXXIV, Piemme, Casale Montferrato, 1999, p. 239
- ⁴⁴ Cf. Guillaume de Saint-Thierry, *La Contemplation de Dieu*, Le Cerf, Paris, 1959, p. 61
- ⁴⁵ Homélie du pape Benoît XVI - Messe d'inauguration du pontificat, Dimanche 24 avril 2005 ; conférence des évêques de France
- ⁴⁶ Ibidem
- ⁴⁷ Ac 16, 9
- ⁴⁸ Ac 16, 10
- ⁴⁹ 1 Cor. 15, 14-15
- ⁵⁰ Jn 15, 18
- ⁵¹ Jn 15, 19

- ⁵² Jn 17, 3
- ⁵³ Cf. L. Giussani, « Mandati par la gloria di Cristo », in *Communio*, 24 (1996), n° 148, p. 101-109
- ⁵⁴ Ch. Péguy, « Le Porche du mystère de la deuxième vertu », dans Charles Péguy, *Oeuvres poétiques complètes*, Gallimard « La Pléiade », Paris, 941, p. 171, 172, 175, 176
- ⁵⁵ Mt 28, 20
- ⁵⁶ Saint Bernard de Clairvaux, *Sermoni sul Cantico dei Cantici*, LXXXIV, Piemme, Casale Monferrato, 1999, p. 272
- ⁵⁷ Grégoire de Nysse, *Omelia sul Cantico dei Cantici*, Città Nuova, Roma, 1996, p. 47
- ⁵⁸ L. Giussani, *Avvenimento di libertà*, *Op. Cit.*, p. 20
- ⁵⁹ Ph 3 7-15
- ⁶⁰ L. Giussani, *Si puo' vivere così ?*, *Op. Cit.*, p. 160
- ⁶¹ Saint Bernard de Clairvaux, *Sermoni sul Cantico dei Cantici, Sermon sur le Cantique des Cantiques*, LXXXIV, Piemme, Casale Monferrato, 1999, p. 234
- ⁶² Saint Augustin, *Enarrationes in Psalmos* 62, 3-5
- ⁶³ Isacco di Ninive, *Discorsi ascetici*, Qiqajon, Magnano (Bielle), 2004, p. 144
- ⁶⁴ Saint Augustin, *Commenti al Vangelo di Giovanni*, Sermon 40, 10
- ⁶⁵ Cf. Ugo di San Vittore, *De arra animae*, Glossa, Milan, 2000, p. 1
- ⁶⁶ Mt 28, 20
- ⁶⁷ Saint Augustin, *Enarrationes in Psalmos* 39, 7-8
- ⁶⁸ L. Giussani, *Avvenimento di libertà*, *Op. Cit.*, p. 149
- ⁶⁹ Saint Augustin, *Sermon 313/F*
- ⁷⁰ Cf. L. Giussani, *Vivendo nella carne*, BUR, Milan, 1998, p. 265
- ⁷¹ Guillaume de Saint-Thierry, *La Contemplation de Dieu*, *Op. Cit.*, p.69
- ⁷² Saint Augustin, *Enarrationes in Psalmos* 62, 3-5
- ⁷³ Cf. Saint Thomas, *Summa Theologiae*, II, I, q. 179, art. 1
- ⁷⁴ 1 Cor 12, 3
- ⁷⁵ Rm 5, 5
- ⁷⁶ Cf. L. Giussani, *L'Opera del movimento. La Fraternità di Comunione e Liberazione*, San Paolo, Cinisello Balsamo (Mi), 2003, p. 152-153
- ⁷⁷ J. A Möhler, *L'Unità della Chiesa*, Città Nova, Roma, 1969, p. 221
- ⁷⁸ Il est fait référence à une conversation de don Giussani avec quelques *Memoires Domini* qui eut lieu à Subiaco le 4 août 1970, *pro manuscripto*, p. 1
- ⁷⁹ Cf. Jn 16, 5-15
- ⁸⁰ Il est fait référence à une conversation de don Giussani lors d'une retraite des novices des *Memoires Domini* en 1997, *pro manuscripto*
- ⁸¹ « Le sacrifice le plus grand est de donner sa vie pour l'œuvre d'un Autre », dans *Traces*, avril 2005, p. 7
- ⁸² Cf. « Un nouveau commencement », dans *Traces*, avril 2005, p. 7

⁸³ Lettre signée

⁸⁴ L. Giussani, *L'Opera del movimento. La Fraternità di Comunione e Liberazione, Op. Cit.*, p. 70-71

⁸⁵ V. S. Grossman, *Vita e destino*, Jaca Book, Milan, 1998, p. 182-183

⁸⁶ V. S. Grossman, *Vita e destino, Op. Cit.*, p. 183

⁸⁷ Saint Grégoire de Naziance (338-389), *Carmina*, « Carmine LXXIV », PG II, I, v. 4-12

⁸⁸ Jn 14, 21

⁸⁹ Jn 14, 18

⁹⁰ Jn 14, 19

Index

MESSAGE DE SA SAINTETÉ BENOIT XVI 3

Vendredi 29 avril, le soir

INTRODUCTION 4

SAINTE MESSE – *HOMÉLIE DE S.E. MONSEIGNEUR LUIGI NEGRI* 9

Samedi 30 avril, le matin

PREMIÈRE MÉDITATION – *Désir et accomplissement* 11

SAINTE MESSE – *HOMÉLIE DE S.E. MONSEIGNEUR CARLO CAFFARRA* 23

Samedi 30 avril, l'après-midi

SECONDE MÉDITATION – *Quelle est l'espérance qui ne déçoit pas?* 27

Dimanche 1^{er} mai, le matin

ASSEMBLÉE 42

SAINTE MESSE – *HOMÉLIE DE S.E. MONSEIGNEUR FILIPPO SANTORO* 57

MESSAGES REÇUS 59

TÉLÉGRAMMES ENVOYÉS 61

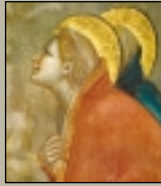
Appendices

L'ART EN NOTRE COMPAGNIE 66

DIRECTOIRE POUR LES GROUPES DE FRATERNITÉ 69

DESCRIPTION DU GROUPE DE FRATERNITÉ 71

Notes 74



L'ESPÉRANCE NE DÉÇOIT PAS

EXERCICES DE LA FRATERNITÉ
DE COMMUNION ET LIBÉRATION



RIMINI 2005